

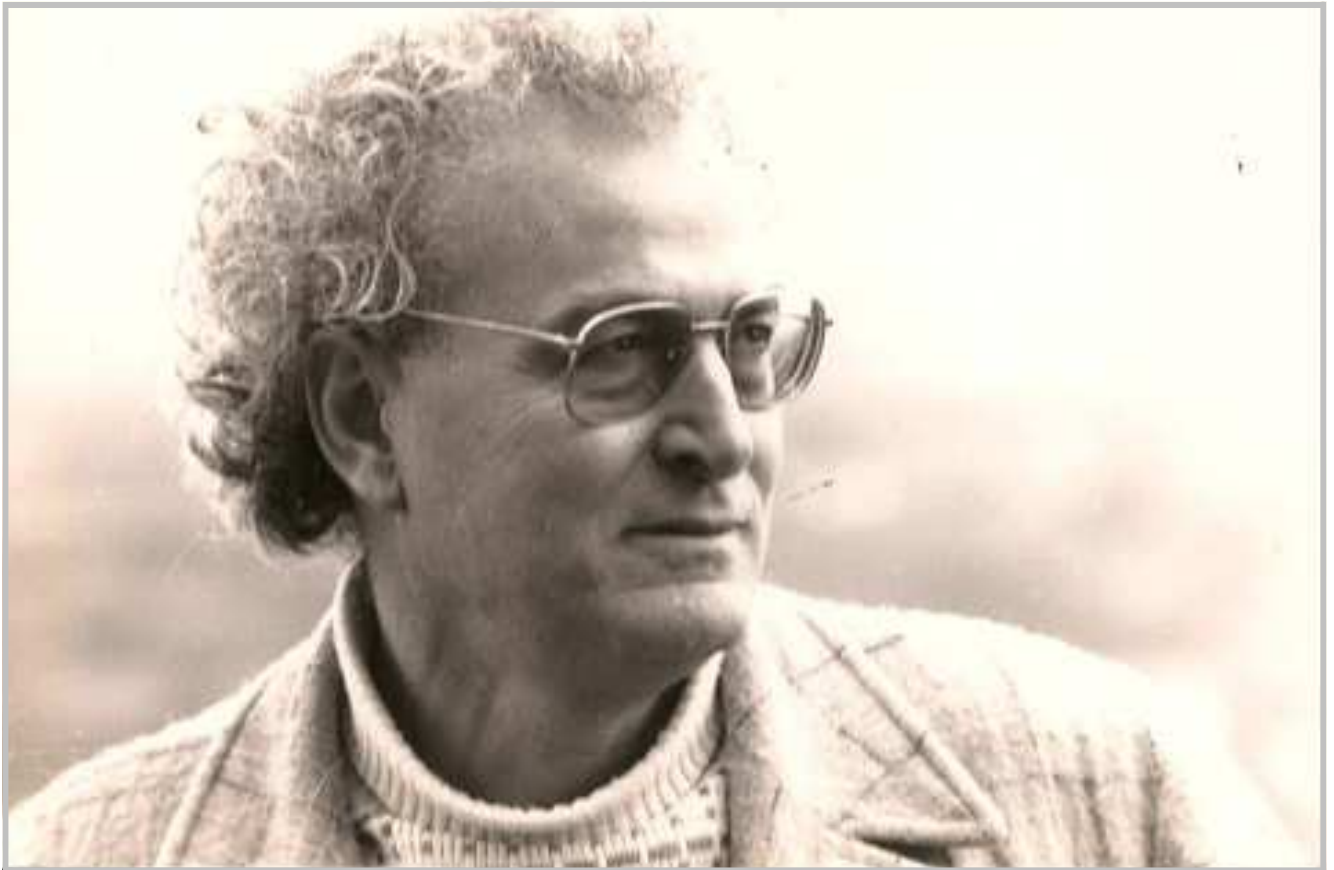


INCERTAIN

Poésie

REGARD

De la résistance au monde... à la confrontation à soi



MAURICE REGNAUT (1928-2006)

CLAUDE ADELEN, ALAIN LANCE, YVES BOUDIER, CHARLOTTE LELONG, FRANÇOIS WITTERSHEIM,
FRANÇOIS RICHARD, JACQUES KRAEMER, PIERRE-ÉTIENNE HEYMANN, FABRICE FARRE, PATRICK
LE DIVENAH, GHISLAINE RÉGENT, ANTONELLA FIORI, DANIEL BIRNBAUM, JEAN-CLAUDE GOIRI,
MURIELLE COMPÈRE-DEMARCY, BENOIT JEANTET, PATRICK BEAUCAMPS, AZIZ ZAËMOUNE,
LAURENT BOUISSET, GÉRARD LEYZIEUX, NICOLAS AURY, ANNA MARIA CELLI

Numéro DIX - Mai 2015

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Numéro ISSN 2105-0430

Parution numérique semestrielle – Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : <http://www.incertainregard.fr> – Courriel : incertainregard@yahoo.fr

Le comité de lecture de la revue est composé d'Hervé Martin, de Cécile Guivarch et de Jean-Paul Gavard-Perret.

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre cinq et une dizaine de textes dans un seul fichier au format txt ou doc.

Sommaire du numéro DIX - Mai 2015

- ♦ En couverture, une photographie de Maurice Regnaud.
- ♦ Sommaire.
- ♦ Éditorial : Un être sur la terre est passé qui parlait...
 - Maurice REGNAUT
 - BAMBA (1994)
- ♦ Témoignages, poèmes et essais critiques :
 - Claude ADELEN
 - Alain LANCE
 - Yves BOUDIER
 - Charlotte LELONG
 - François WITTERSHEIM
 - François RICHARD
 - Jacques KRAEMER
 - Pierre-Étienne HEYMANN
- ♦ Textes inédits :
 - TERNAIRES
 - QUANT AUX QUANT À
- ♦ Bibliographie complète des œuvres de Maurice REGNAUT.
- ♦ Photographies.
- ♦ Cahier de création :
 - Fabrice FARRE
 - Patrick LE DIVENAH
 - Ghislaine RÉGENT
 - Antonella FIORI
 - Daniel BIRNBAUM
 - Jean-Claude GOIRI
 - Murielle COMPÈRE-DEMARCY
 - Benoit JEANTET
 - Patrick BEAUCAMPS
 - Aziz ZAÂMOUNE
 - Laurent BOUISSET
 - GÉRARD LEYZIEUX
 - Nicolas AURY
 - Anna Maria CELLI
- ♦ Biobibliographies des auteurs présents dans ce numéro.
- ♦ Vers extraits de *Odes retrouvées* dans *Poèmes païens* de Ricardo Reis / Fernando Pessoa.

Telle est l'épithaphe inscrite sur la tombe de Maurice Regnaut, mort en 2006. Mais malgré sa disparition et le temps qui a passé, cette voix reste comme entière et inaltérée dans ses textes. Il suffit afin de s'en convaincre de les lire à voix haute pour percevoir que la prosodie, le rythme, le phrasé du poète s'élèvent dans l'espace. Sa voix resurgit soudain, vive, entre les lèvres de celui qui lui prête souffle. Son dernier ouvrage *Nous* situait justement la parole, le texte, l'écriture... comme le lieu privilégié d'une rencontre entre l'un et l'autre, entre l'auteur et le lecteur, ce *Nous* réunis dans le livre.

Il convient aujourd'hui de découvrir ou de redécouvrir les livres de Maurice Regnaut: *Ternaires*, *Recuiam*, *LBLBL*... Beaucoup d'entre eux n'ont pas été réédités et certains restent inédits. Plusieurs poètes, écrivains, metteurs en scène, comédiens et amis témoignent ici de l'œuvre et de la personne de Maurice Regnaut, poète, traducteur, homme de théâtre, dont les qualités humaines suscitèrent incontestablement amitié et fidélité.

Ce numéro n'a pas vocation à éditer l'étendue des œuvres de Maurice Regnaut, dont certaines sont disponibles sur le site (www.maurice-regnaut.com) et la revue *Incertain Regard* n'est pas un espace des plus adéquats. Elle n'a ni les moyens éditoriaux suffisants, ni la notoriété nécessaire pour que cette œuvre soit diffusée comme elle le mériterait. Mais il m'a semblé important neuf ans après sa mort, de souligner ce manque et cet oubli en éditant ces témoignages et ces textes extraits d'une œuvre dont le cœur d'écriture reste injustement méconnu. Donner l'envie de découvrir cette écriture, voilà bien l'objectif poursuivi avec ce numéro! Je souhaite que des revuistes et des éditeurs trouvent dans ces pages le désir d'approfondir encore nos connaissances de cette œuvre.

Pour ce dernier numéro que j'ai composé, j'ai souhaité envoyer, bravant le temporel, un signe d'amitié à un poète ami et à un homme dont j'ai perçu l'attachement au vrai et une cohérence de l'être. Je dois dire qu'il nous manque.

Ce numéro d'hommage met ainsi fin à une période de dix-huit années durant laquelle j'ai dirigé la revue. Mais elle ne s'arrête pas pour autant et va poursuivre son aventure éditoriale sous d'autres auspices avec une équipe nouvelle. Toujours sur internet, elle sera sous la direction littéraire de Gérard Noiret et la tutelle de la Bibliothèque multimédia d'Achères (78) pour au moins une année, avec un champ éditorial étendu à la littérature. Jean-Paul Gavard-Perret, Cécile Guivarch et moi-même serons toujours de l'aventure avec une carte blanche poétique.

Je vous laisse maintenant découvrir l'écriture et les textes de Maurice Regnaut ainsi que les témoignages d'hommage de ses amis qui ont répondu avec enthousiasme au projet de ce numéro et que je remercie. Merci également à Charlotte Lelong pour le portrait de Maurice qu'elle a peint à ma demande pour cette occasion. Et poursuivre votre lecture avec le cahier de création où quatorze poètes montrent la poésie dans une diversité que j'apprécie, propre à chacun dans sa singularité, intime, inventoriant le monde, révoltée, solidaire ou d'humour, mais où toujours au cœur l'humain demeure vif.

Bonne lecture à tous!

MAURICE



MAURICE REGNAUT

Mais depuis longtemps, très longtemps, sais-tu ce qu'est pour moi l'enfance ?

Il y a là-bas, dès que pour le voir je ferme les yeux, fixe et toujours le même, il y a loin là-bas, infiniment loin, ce point lumineux, tout au fond du noir, dont à volonté, dont instantanément je peux à nouveau être proche. À nouveau, devant ce grand feu qui n'est fait que de sa propre humaine clarté, à nouveau seul au centre, assis sur les talons, les bras sur les genoux, la tête nue et baissée, à nouveau c'est lui, le cavalier blanc, c'est tout autour de lui son peuple, accroupi, couché ou debout, c'est dans l'ombre, autour d'eux, leurs chevaux qu'on distingue à peine, et son cheval à lui, au beau milieu, tout blanc encore. Et moi, du même point toujours, toujours un peu à droite au-dessus du cavalier dont je ne vois jamais que le grand dos blanc, longuement je les regarde tous, tous inconnus, tous intimement, tous immobilité et tous silence, et puis soudainement tout a disparu, loin là-bas, infiniment loin, tout n'est à nouveau qu'un point lumineux.

Ce feu vivant au cœur du noir, cette peuplade autour de son chef, sans un mot, sans un geste, absorbée entièrement dans une seule et dans une même pensée, oui, le voilà, ce qu'est l'enfance, pour moi, cette tribu en attente au fond de l'énorme nuit triste.

Et de temps à autre, et sans rien vouloir, je ne sais comment, je ne sais pourquoi je me retrouve avec eux, soudain, près du feu, sans lever la tête ou même la tourner le cavalier me fait signe de la main, je m'avance et tous les autres viennent vers moi, tout s'anime, une lumière envahit tout de l'intérieur, tout, la clarté aussi bien que l'ombre, et c'est de bonheur que tout vibre. On m'entoure, on me touche, on me parle, et je ne vois pas parler, j'entends simplement, j'écoute chaque sourire, face à moi. « Rappelle toi » me dit celui-ci, celui-là me répète une fois de plus: « Tu ne te souviens pas ? », cet autre à son tour me prend par le bras : « Tu ne peux pas avoir oublié », rien pourtant, rien, je ne me rappelle rien. Que peut signifier aussi se souvenir, quand c'est le souvenir qu'on a pour demeure ? Et nous sommes ainsi combien de temps ensemble, insensiblement tout se trouble, est-ce trop peut-être, à force, est-ce autre chose, déjà, un instant plus tard c'en est fait, tout a pris fin, tout, je suis seul.

Mais là-bas, je sais, loin, infiniment loin, là-bas, autour du feu, immobiles, silencieux, c'est à moi qu'ils ne cessent de penser, tout au fond de la nuit, c'est moi qu'ils attendent.

.....

.....

.....
.....
.....
un million d'années

oui

vois-tu

au pied de la vieille côte il y avait un arbre énorme à peine apparaissait là-bas sa masse géante on courait vers lui en criant face à cet arbre un jour j'ai vécu un million d'années

il y avait sur la rivière un pont très vieux la base de ses piles était toute creusée et face à ce clair murmure continu sur cette pierre toute noirâtre vert face un jour à cette eau j'ai vécu aussi un million d'années

il y avait aussi les prés inondés tout avait gelé un beau matin et face alors à cette patinoire éclatante au loin face à tous ceux en tous les sens qui dans l'air froid glissaient et riaient déjà j'ai un jour vécu un million d'années

face à la neige au silence immense où plus rien ne se voit plus une seule route il n'en reste plus que les traces de pas et de roues et la forêt à l'horizon n'est plus qu'une longue caverne noire ouverte à flanc du blanc face à la neige aussi j'ai vécu un jour un million d'années

il y avait ces champs labourés cette terre toute sombre au plus lointain d'où soudain s'en-volait ensemble une légion de corbeaux et face à toutes ces ailes toutes noires un jour qui là-haut battaient j'ai vécu aussi un million d'années

face un jour à ce cheval bai au poitrail sans cesse recouvert de taons on les écrasait à grandes claques sanglantes et face à cette voiture de gerbes en plein soleil avançant d'un coup à nouveau j'ai vécu aussi un million d'années

il y avait cette barrière aussi que le garde fermait de temps à autre un train alors passait on comptait à haute voix les wagons face à ce long vacarme un jour j'ai vécu un million d'années

face à ce monstrueux buisson rempli de mûres on en sortait les doigts tout barbouillés et tout égratignés les bras et les jambes un million un jour j'ai vécu un million d'années

face un jour à ce tombereau bourré de betteraves une est soudain tombée et rentrant lentement sous la pluie un million aussi un million d'années

face à tous ces petits tas de fumier égrenés sur la terre toute nue et tous fumant encore un million aussi un million un jour un million d'années

tout

en ces temps-là
tout
en ces temps il y a longtemps
je vivais tout
alors
sans même rien voir de tout ce que je voyais
sans même entendre rien de tout ce que j'entendais
sans rien retenir de tout ce que je tenais
cet instant même où je vivais
je l'oubliais l'instant suivant
je vivais sans même le savoir
je vivais c'est tout
ce n'est qu'aujourd'hui
ce n'est que dans l'invraisemblable
que dans la fabuleuse profondeur du souvenir
ce n'est qu'à l'intérieur comble du temps
qu'enfin je vois
qu'enfin j'entends
qu'enfin clairement je m'en rends compte
tout
vois-tu
face à tout
j'ai vécu chaque fois
j'ai vécu au moins
j'ai vécu un million d'années

un million au moins un million face une nuit à ce colosse effondré en pleine boue il fallait
comme tant d'autres fois le relever lui ramasser comme tant d'autres fois sa casquette et le voilà qui s'en
repart en titubant de plus belle une nuit au moins j'ai vécu au moins un million d'années

un million aussi face à cette vieille agonisante au fond de l'alcôve à sa bouche sans dents
qui ne peut plus parler et qui une fois de plus crie et crache à sa main décharnée avec laquelle elle ren-
verse une fois de plus l'assiette à ses yeux blancs de haine un million alors un million au moins un million
d'années

face à ce ciel où tombaient les étoiles et les vieux racontaient que ç'avait été pareil l'été où ç'a été la guerre il y avait eu tout un mois d'août d'étoiles filantes avalanche après avalanche un million au moins une de ces nuits-là j'ai vécu au moins un million d'années

face un après-midi où déjà au loin ç'avait bombardé face à ces branches pleines à craquer face à cette quantité partout de cerises et d'un rouge on croquait sans un mot pas question de redescendre avant d'avoir attrapé la dernière un million aussi un million au moins un million d'années

et face un jour celui où tout ce qui restait à faire et pour tous c'était de fuir face à d'un coup cette vague d'avions juste à la verticale à ces bombes qui tombaient l'une au-dessous de l'autre à ce sifflement à n'en plus finir des millions alors j'ai vécu des millions d'années

mais en ce monde

vois-tu

où je suis né

mais en ce monde

né avec moi

combien

depuis le commencement de ce monde même

combien

en vérité

combien de millions

d'une fois à l'autre

combien de millions et millions

au total

combien de millions et millions d'années

ai-je vécu

combien

mais la plénitude

mais l'infinité du temps de ce monde

en rendre compte est-il possible

face une fois à cette rue à cette descente à travers une vieille neige toute sale à ce camion en bas phares allumés qui m'attendait au bout de ma nuit face à ce grand camion d'adieux j'ai vécu des millions d'années

face une fois aussi à ce ruisseau lentement qui s'en allait le saule à sa façon pleurant au

bord face à cette blonde image apparaissant sans cesse et disparaissant des millions j'ai vécu des millions d'années

face une fois encore à ce coup de sifflet face à ce quai presque désert s'éloignant de plus en plus vite à cette main là-bas qui fait signe une toute dernière fois des millions aussi des millions d'années

face une fois enfin debout à la porte avant de partir face à ce deux pièces où les murs et plus rien face à soudain cet appartement inconnu face à ce vide où jour après jour pourtant c'était le miracle même

des millions

non

ce n'est pas des millions

cette fois-là

debout à la porte avant de partir je n'étais pas seul

j'étais avec toi

avec toi face à cet espace on l'avait toi et moi peuplé ensemble on allait toi et moi l'abandonner ensemble aussi

ce n'est pas des millions et millions

cette fois-là

ce que j'ai vécu avec toi

c'est une éternité

alors

c'est une éternité d'années

c'est une éternité chaque fois

avec toi

c'est à chaque instant une éternité

seul

face à l'arbre

face à l'eau du pont

face à la barrière

face à l'agonisante

face aux bombes

face à tout

j'ai vécu combien
seul
combien de millions et millions d'années
ce n'est enfin qu'avec toi
au cœur même enfin de ce monde
ce n'est qu'avec toi
vois-tu
que d'éternité en éternité
j'ai vécu
et vis
ce n'est qu'avec toi
qu'enfin
au cœur du temps
j'aurai vécu
oui
éternel

.....

.....

Cette gare où prendre un aller simple,
oui,
cette gare-là, c'est elle,
un jour,
celle où je partirai,
moi,
celle où toi, sur le quai, tu resteras seule,
un jour,
seule,
toi,
je sais,
mais je sais aussi que pour toi,
oui,
pour toi seule,

à chaque fois, toi, même les moments les plus oubliés de notre vie ensemble,
à chaque fois que soudain, sans même comprendre en fait pourquoi, tu te retrouveras, toi, à
les revivre,
à chaque fois que sur l'eau, là-bas, tu regarderas la flèche avancer lentement d'une péniche
à ras pleine,
à chaque fois que tu regarderas s'écrouler, du haut des rochers, l'étincelant jackpot d'une
cascade,
à chaque fois que tu regarderas, toute fraîchement coupée, au grand soleil sécher la pluie,
à chaque fois,
je sais,
à chaque fois je me survivrai,
je me survivrai pour toi et par toi,
par ce regard tien qui voyait si loin qu'il me fallait toujours, moi, pour mieux voir, t'appeler à l'aide,
par cette écoute aussi, moi n'entendant rien, rien, non, qu'un silence, et ne demandant
alors qu'à te croire,
par cette voix si jeune et si chantante en moi, tant elle est au fond toujours chant commun,
par ce regard, par cette écoute et par cette voix,
je sais que je me survivrai,
par ce rire et son carillon d'éternelle enfance,
je me survivrai,
par tout ce que tu es,
je me survivrai,
par tout ce que tu seras
je me survivrai en tous ces moments où tu seras même à nous imaginer ensemble,
à nous imaginer, oui, faire ensemble une pleine nuit de lumière absolument pure,
peindre ensemble en plus vert que vert prés et forêts, plus blanc que blanc la cime des
monts, le ciel plus bleu que bleu,
à nous imaginer étendre ensemble une mer partout parfaite, une mer partout plus que
transparente,
en tous ces moments où nous ne serons plus qu'ensemble ingénu hommage à la beauté du
monde,

où nous irons visser là-haut, à midi juste, un grand soleil ensemble aussi vrai qu'en elle-même est la vie,
en tous ces moments pour toi et par toi où nous serons ainsi, toi et moi, encore et toujours ensemble,
je me survivrai,
moi,
je sais que je me survivrai,
mais sache,
oui,
sache,
après moi,
après toi,
ce ne sera pas peut-être, ici, à tout jamais le seul silence,
après nous,
non,
un autre couple,
un autre couple absolument aimant,
un autre couple un jour fera de nous ici connaissance,
et nous nous survivrons alors,
nous nous survivrons,
ce jour-là, ici,
nous nous survivrons,
toi et moi ensemble,
nous nous survivrons,
nous.

Témoignages, poèmes et essais critiques



À TRAVERS LE MIROIR DE L'ABSENCE

Maurice Regnaut, du plus loin qu'il m'en souvienne, un poème pour moi le désigne en secret. Le premier poème que j'ai lu de lui, qui s'appelle **Légende**, et j'ai cherché par la suite comment intituler le livre, (finalement **Légendaire**) que j'avais écrit, tout imprégné de cette façon de voir la poésie qu'il m'avait enseignée. Je me souviens que c'est Pierre Jean Oswald l'éditeur, qui m'avait donné ce numéro de *la Nouvelle Critique*, et il m'avait dit quelque chose comme « je vais publier ce poète, c'est étonnant. » Il est quelque part, dans une malle, cet hymne au père dont il m'a dit un jour que tout son corps était couvert de tatouages et je n'en sais pas plus que ces mots : « *Ô père en brodequins, en pantalon de velours... Ta soif à genoux dans les ornières...* »

*et laisse dire
le pic et le merle*

Mais je l'imagine au-delà des vers oubliés. Toujours ce tremblement d'écrire au moment où le hêtre va tomber, devant « *ce dieu en sueur / dont l'œil bleu tonnait* »

Et le grand hêtre à luxueuse, à fraîche enfeuillure, amorce en craquant, accélère, achève

Mais bien sûr je me trompe volontairement, je me mens, et je sais pourquoi, à prétendre tenir *Légende* pour le poème de l'origine, puisque c'est en 68 que je me suis rendu à Honfleur, alors que c'est en 64, j'avais vingt ans, que j'ai pu lire pour la première fois dans *les Lettres françaises*, dans ce numéro dont le fronton était : « **Qu'est-ce que la poésie en 1964** », un poème de Maurice Regnaut. Et c'était **Batalila Blues**. Aragon parle : « *Voici la poésie d'Aujourd'hui. Elle ne se détaille pas. Je suis peut-être fou d'exiger que ce poème paraisse in extenso dans ce journal, mais ce temps n'est pas que du sonnet. Ceci est à lire à haute voix.* » J'ai rouvert aujourd'hui ce cahier Lutèce avec une caravelle sur la couverture bleu passé, dans lequel je colligeais les poèmes lus dans les *Lettres*. La colle a gondolé les pages, le papier journal est tout jaune, mais la même houle d'émotion comme un sanglot de la beauté me soulève quand je relis :

*Ce qu'on est jeune, dans son bonheur, la vie ouverte
Ce qu'on est noble, dans sa douleur, la vie ouverte,
Et dire un jour qu'on sera silence et que jamais,*

*Tourne, elle se tait, tourne, elle est là, sa force approche
Tourne, elle se tait, tourne elle est là, sa force approche
Jamais on repourra tourner, corps tout contre corps !*

*Un chant, un chant, please, il bat l'espace, il fuit sa chute
Sauvé, perdu, sauvé dans l'extase et dans l'effroi,
Un chant pour l'oiseau qui bat l'espace et fuit la chute !*

Ceci est à dire à haute voix. Je ne me rappelle plus quel était le comédien qui a lu le mardi 14 décembre 1965, au Récamier, *Pacific Air Command*, « À la verticale de Port aux pleurs, parachutez les commandos de la colère ». Et déjà, Aragon déjà proclamait : « Maurice Regnaut n'est pas un inconnu, c'est un homme qu'on ignore, parce que nous vivons au temps des sourds. »

Je ne l'ai pas rencontré ce soir-là. J'étais venu dans cette salle dévoré par une ferveur de poésie qui ne m'a plus quitté depuis. Pierre Lartigue, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig étaient mes phares. Ce n'est qu'après, sans doute à l'automne 68 ou au printemps 69, que je suis allé lui rendre visite pour la première fois, à Chevreuse. « *Ce solitaire est homme de grand souffle. Il vit quelque part où commencent les vrais arbres* », écrivait encore Aragon. Nous n'habitions pas loin. Je revois la maison basse au fond du terrain en pente planté d'arbres. Il me semble qu'on apercevait au loin, sur les hauts de Chevreuse, les ruines du château de la Madeleine qu'évoqueront les *Ternaires*.

*Quand se défont temps, espace, parole
C'est vers lui que mes yeux se lèvent
Château en ruines ¹*

Pour la première fois je suis en présence de cette stature, de cet œil noir. Mais surtout cette voix de basse profonde, comme passant entre les dents serrées lorsqu'il *prononce* les vers, cette voix tellement profonde qu'on dirait qu'elle parle contre l'abîme : « *Je est la terre* ». Nous avons parlé, nous avons goûté, tu avais un appétit féroce. Tu avais lu mon livre qui s'appelait *Ordre du Jour*. Tu m'as encouragé à écrire plus vrai, plus simple. « On peut aborder n'importe quel sujet en poésie. » Et puis très bas, comme on révèle un secret : « Il faut absolument que tu lises Hölderlin. » Et Rilke, et Gottfried Benn. De cette rencontre, toute mon écriture, toute ma façon *d'entendre et voir* la poésie furent changées. Tu m'as enseigné, tu as été mon maître. C'est grâce à toi que j'ai écrit, encore sous le choc de mes premières grandes lectures, durant l'été 69, *Les poèmes de la maison du garde* qu'Elsa devait faire paraître dans les *Lettres* en octobre.

« Les grands poètes sont dans l'ombre. » Au figuré comme au vrai. L'un sa fenêtre sur la forêt noire et le fleuve : « *Ici dans mon bureau, la table à écrire, où je garde ma caisse, une autre table pour ranger les livres et les papiers, puis une autre petite table devant la fenêtre, près des arbres.*² »

Les grands poètes sont dans l'ombre...

L'été de cette année-là, dans une autre maison au fond des bois (et longtemps ton image se confondra pour moi avec celle des bois obscurs, des profondes sapinières) sur les pentes des Vosges, dans cette maison au milieu des bois tu me récites, la prose du *Cornette Rilke*, je t'entends encore, « *chevaucher le jour, la nuit le jour. Et le cœur est si las, la nostalgie si grande.* » Ô lecture-tremblement de terre, ou bien c'est dans cet étrange appartement labyrinthe qu'habitaient les Leuilliot à Strasbourg, que tu me révéles le *Torse archaïque d'Apollon* traduit par Guillevic, « *Nous n'avons pas connu sa tête prodigieuse... car il n'y est de point qui ne te voie, il faut changer ta vie* » et encore le *Lenz* de Büchner. « *Le vingt janvier Lenz partit dans la montagne.* »

C'est en ce même été 72. Je me souviens de la Volvo rouge que tu conduisais au ralenti sans jamais freiner quitte à tamponner en douceur l'automobiliste scandalisé qui roulait devant nous. Nous sommes allés au Ban de la Roche, ainsi que je le rapporte après des années dans un poème d' *Intempéries* :

¹ Maurice Regnaut, *Ternaires*.

² Hölderlin, *lettre*.

*Plus taciturnes que les bêtes pensifs par
Tagés nous ce monde n'a plus d'enfance plus
De noms nous gravissions en silence la pente
Abrupte parmi les sombres sapins la basse
Continue du temps parle sous le drapeau du
Cimetière*

C'est l'été 72, et nous allons nous rouler dans l'herbe des pentes parmi les fleurs ensoleillées, « forts jeunes et sans deuil », *les enfants criant et riant / de si loin appelant*. Nous étions allés voir cet étrange petit cimetière, avec la chapelle sombre où s'entassaient aux grilles des fenêtres des centaines de crânes, peste famine ou guerre, et devant quoi les petits sont photographiés :

*quelle musique
du soleil sur les toits
de métal des tombes
tonne
sur sa tête
petite
planète radieuse.*

Bouche à la terre, et tu m'aideras à le finir, ce livre, à franchir la passe.

Il y a tant d'années. Ai-je su maintenir en moi cette atmosphère d'alors ? Ce qu'Hölderlin réclame « *Il faut être fidèle* » ? Les mots n'ont pas toujours franchi les lèvres quand il le fallait. Mais je le crois, à l'égard de ta poésie, ma ferveur ne s'est jamais démentie. Quelle joie ce fut de voir paraître **Intermonde**, et surtout, cette somme de ton expérience : **Recuiam**. C'est pour moi un beau sujet d'orgueil de figurer dans cette même collection d'Ipomée, que Gérard Noiret avait baptisée *Tadorne*.

L'attente était souvent longue, entre tes livres.

Aujourd'hui encore, vingt ans après *Recuiam*, et plus de quarante ans après la maison de Chevreuse, je dis merci à Maurice Regnaut. Nous nous sourions toujours, de loin, du même sourire, à travers le miroir de l'absence. Nous ne voyons plus nos visages, mais l'éclair de l'estime brille entre les dents. Et toujours, comme en songe nous venons à deux sous les vieux arbres obscurs. C'est la vie. Nous nous taisons, et je n'ose ici profaner ce silence.

Le cirque littéraire le laissait indifférent. Il n'en était que plus exigeant lorsqu'il s'agissait de la qualité de sa traduction.

(Hans Magnus Enzensberger à propos de Maurice Regnaut)

Maurice Regnaut m'accompagna à Berlin-Est, en février 1984, afin de préparer pour les éditions Volk und Welt un choix d'essais français contemporains¹, et je fus très étonné d'apprendre que c'était son premier séjour en RDA. N'était-il pas l'un des meilleurs traducteurs de Brecht ? C'était donc seulement lors de tournées en France qu'il avait pu admirer le travail du Berliner Ensemble ! Un soir, nous étions invités chez un couple d'amis écrivains, et Joochen Laabs a sorti de sa bibliothèque une anthologie de poésie française contemporaine, parue également chez Volk und Welt quelques années auparavant² et trouva très beaux les poèmes de Maurice, traduits par Elke Erb. Il manifesta toutefois sa perplexité en apprenant que ce poète français avait traduit Brecht *et* Rilke. Ce sont quand même deux univers poétiques fort différents ? lui demanda Joochen. Oui, répondit notre ami. J'admire beaucoup Rilke, mais si je n'avais pas lu Brecht, je serais demeuré « dans le pathétique imbécile ».

Au milieu des années soixante, lorsque Aragon fit entendre la voix d'une nouvelle génération poétique, Garelli, Lartigue, Libérati, Regnaut, Roubaud et Vargaftig, d'abord dans *Les Lettres françaises* puis lors de la fameuse soirée de décembre 1965 au théâtre Récamier, Maurice Regnaut commença à participer à la traduction des œuvres poétiques complètes de Brecht pour les éditions de l'Arche. Lorsqu'en 1971 nous avons consacré un numéro d'*Action poétique* à cette parution, Maurice conclut ainsi sa brève introduction à ce cahier : « *Quelle parole, au-delà de tout convenu comme de tout dérisoire, est plus que celle de Brecht claire, juste, amicale, à qui veut entendre aujourd'hui, non pas l'interminable coda de rupture, arpèges de l'écho, non pas non plus la clabauderie du jour, mais au cœur du temps la voix du poète ?* »

La publication en France de l'œuvre poétique de Brecht avait rassemblé plus d'une vingtaine de traducteurs, parmi lesquels, bien sûr, d'éminents germanistes et aussi quelques poètes, comme Guillevic et Maurice Regnaut.

Feuilletant récemment cette somme, j'ai pu vérifier que la partie la plus forte de la poésie brechtienne fut majoritairement traduite par Maurice, qu'il s'agisse du *Manuel de guerre allemand*, des *Poèmes de Svendborg*, des poèmes de l'exil ou des *Élégies de Buckow*.

Relisons ce poème de 1940 :

*Mon frère était aviateur,
Un jour il reçoit une carte,
Fait ses paquets, boucle son sac,
Et vers le sud il faut qu'il parte.*

¹ *Französische Essays der Gegenwart*, 1985, comprenant des textes d'Albert Camus, Maurice Merleau-Ponty, Jean-Paul Sartre, Gaston Bachelard, Michel Leiris, Jean Cayrol, Nathalie Sarraute, Marthe Robert, Maurice Blanchot, Aragon, Pierre Boulez, André Bazin, Bernard Dort, Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes, Jacques Lacan, Louis Althusser, Michel Foucault, Lucien Goldmann, Jacques Derrida, Pierre Clastres, Lucien Sève, Maurice Regnaut.

² *Französische Lyrik der Gegenwart*, 1979, choix et présentation de Charles Dobzynski et Alain Lance.

*Mon frère est un conquérant,
Notre peuple manque d'espace
Et posséder terres et biens,
C'est chez nous un rêve ancien.*

*L'espace que mon frère a conquis,
Dans le massif du Guadarrama,
A un mètre quatre-vingts de long,
Un mètre cinquante de profond.*

Le 19 octobre 1989, Maurice Regnaut prononça une superbe « causerie improvisée sur le Rilke des *Sonnets à Orphée* » à la Maison de la poésie à Paris³. Voici ce qu'il disait à propos de deux immenses poètes qu'il a si magistralement fait passer dans notre langue :

« On ne s'étonnera peut-être pas si je dis d'un Rilke et d'un Brecht qu'ils sont poétiquement antithétiques, et c'est en effet moins thématiquement qu'ils le sont qu'originellement : Brecht, c'est le poète originellement de la conversion de l'espace en temps, tout espace, pour Brecht, toute chose est moment dans un processus, moment transitoire, dirait-il, tout pour lui est histoire – alors que Rilke est le poète de la conversion originellement du temps en espace. »

Et de citer sa version du poème XXVII de la deuxième partie des *Sonnets à Orphée* :

*Existe-t-il vraiment, le temps, le destructeur ?
Quand le brisera-t-il, monts en paix, le château ?
Ce cœur, à la merci infiniment des Dieux,
le démiurge avec lui sera violence quand ?*

*Et sommes-nous vraiment anxieusement fragiles
autant que le destin voudrait nous en convaincre ?
L'enfance, la profonde et pleine de promesses,
en nos racines – par la suite – est-elle muette ?*

*Le périssable, ah son fantôme,
à travers tout accueil candide,
il passe ainsi qu'une fumée.*

*Tels que nous sommes, les sans trêve,
auprès des forces qui demeurent,
nous avons valeur de divin usage⁴.*

Mais rappelons que Maurice Regnaut traduit également un des recueils les plus originaux de Hans Magnus Enzensberger, *Le Mausolée*, qui lui valut le Prix Nelly Sachs de la traduction poétique en 1988. Et un choix de poèmes de Sarah Kirsch traduit par lui est encore inédit. Avis aux éditeurs !

³ Le texte complet de cette intervention peut être lu sur le site de Maurice Regnaut <http://www.maurice-regnaut.com/> .

⁴ *Élégies de Duino et Sonnets à Orphée*, Poésie/Gallimard, p243.

Et comment oublier qu'il nous fit, avec Peter Adam, découvrir l'humour si singulier du Hongrois Deszö Kosztolányi ? *Le Traducteur cleptomane* et quelques autres récits furent d'abord publiés chez Alinéa puis réédités aux éditions Viviane Hamy⁵. Dans les années 1980, Maurice Regnaut fut d'ailleurs invité en Hongrie pour travailler à des versions françaises de poètes hongrois contemporains⁶.

En conclusion de ce trop bref aperçu, signalons la rigoureuse réflexion théorique que le poète de Recuiam proposa dans le numéro 113/114 d'*Action poétique*⁷ sous le titre *Quant à la traduction*. Elle se termine sur cette proposition : « Dire que traduire est un exercice à la fois un et triple, en fait c'est dire essentiellement que tout traducteur doit faire face à cette toujours même et une triple tâche : comprendre – se replacer – trouver. »

—

⁵ Plus récemment, l'intégralité de ce livre, *Kornél Esti*, dans une belle traduction de Sophie Képès, est disponible aux éditions Cambourakis.

⁶ *Trois poètes hongrois* : László Kálnoky, János Pilinszky, Sándor Weöres, Cahier Selon, collection *Action poétique*, 1985. C'est d'ailleurs dans cette collection que, deux ans plus tôt, Maurice Regnaut avait publié les fabuleux *Sonnets érotiques* de Giorgio Baffo, poète vénitien du XVIII^e siècle, dont il a établi le texte français avec la collaboration de Ginette Herry.

⁷ Automne/Hiver 1988.

**Litanie non exhaustive, arbitraire
et non chronologique
en soixante-quinze vers approximativement alexandrinesques
pour les soixante-quinze ans de Maurice**

(2003)

Un jour c'est d'accord le Liban est positif
Un jour il décida de faire couper ses tifs
Un jour il me présente Garrel dans les coulisses
Un jour PJO lui soumet une police
Un jour dans le bled il attend le vaguemestre
Un jour pour Pierre-Étienne au premier rang d'orchestre
Un jour il met en garde contre les aoutas
Un jour il entame la série des *Quant à*
Un jour il hésite entre physique et méta
Un jour il nous vante le vert de la Haute-Marne
Un jour il nous lit *Le Traducteur cleptomane*
Un jour il a mis des boules Quies dans ses oreilles
Un jour il faut le secouer pour qu'il se réveille
Un jour il se régale de harengs en salade
Un jour on est heureux parce qu'il n'est plus malade
Un jour il débouche une bouteille de Traminer
Un jour un Tartempion lui porte sur les nerfs
Un jour Amélia au mirabellier prodigue
Un jour le flot de son vers déborde les digues
Un jour leur maison domine la plaine du Rhin
Un jour l'éternuement lui donne un tour de rein
Un jour on s'émerveille car sa DS démarre
Un jour vous reprendrez un petit verre de marc ?
Un jour c'est à Francfort qu'il parle de traduction
Un jour on dit qu'il déclina l'invitation
Un jour permettez que j'enlève mes chaussures
Un jour il évoqua peut-être bien Saussure
Un jour il dit : sans Brecht on est pathetisch dumm
Un jour est-il prouvé qu'il mangea des loukoums ?
Un autre jour il ne prendra pas de café
Un jour il magnifie les *Sonnets à Orphée*
Un jour l'air d'un jeune en loubard place des Vosges
Un jour Jackie lui recommande un pavé d'Auge
Un jour il débouche une bouteille de vin de garde
Un jour il déguste du lapin à la picarde
Un jour Paul Valéry qui lui pose un lapin
Un jour en s'en allant il salue les sapins
Un jour il lit avec Hans Magnus à Chaillot
Par un matin d'hiver il écosse les fayots
Un jour il est entré à l'*action poétique*
Un jour il est sorti de l'*action poétique*

Un jour il s'endort dans l'herbe au milieu des rires
Un jour il demande ce que tout cela veut dire
Un jour il trinque avec celle que vous connaissez
Un jour c'est Maurice, comme nom d'auteur c'est assez
Un jour c'est Baffo qu'il traduit avec Ginette
Un jour il se déploie sur l'azur d'Internet
Un jour c'est *Recuiam* et *LBLBL*
Un jour il aura des enfants en ribambelle
Un jour enseigne-t-il à Hummel la métrique ?
Un beau jour enfin il découvre l'Amérique
Un jour il vitupéra contre l'imparfait
Un jour c'est la nuit je ne vois pas ce qu'il fait
Un jour il débouche une bouteille de vin gris
Un jour c'est Janos qui les accueille en Hongrie
Un jour il arpente les avenues de Berlin
Un jour son stock de livres s'entasse chez Marlin
Le même jour on récupère les bouquins de Marc
Un jour c'est à Chevreuse autour d'un bivouac
Un jour Armand lui rapporte un complot ourdi
Un jour Armand lui en dira plus long mardi
Un jour sa poésie est présente au Marché
Avec celle de Claude, merci, Monsieur Dumerchez
Un jour Aragon le veut pour le Récamier
Un jour ce n'est pas lui le pion sur le damier
Un jour c'est *Autojournal* un jour c'est *Ternaires*
Un jour le jazz qu'il joue c'est le dixie-onnaire
Un jour il va nous dire Prost, cheers, nazdarovié
Un jour on n'avait pas rendez-vous rue Cuvier
Un jour il trinque encore avec la dame brune
Un jour si nous sommes là ce n'est pas pour des prunes
Malgré Saddam et Bush et les Raffarinards
Un jeudi de janvier chez Michèle et Bernard
Ce jour est pour Maurice et son anniversaire
Un beau jour de nivôse pour trinquer de concert

Alain LANCE

Yves BOUDIER

Pour Maurice, en *répons* à

Aternel

(2003, inédit)

Sans que rien d'autre vous oblige, ô vous, promettez-moi, quand
viendra l'heure
où probablement dans mon lit, moi aussi, j'en serai à ma dernière
extrémité,
promettez-moi, si alors, où que ce soit, vous êtes loin,
promettez-moi de ne pas venir,
et par contre si, quand viendra mon heure,
si jamais vous êtes là, allez-vous-en, promettez-moi, dites-moi
adieu et tous dehors,
oui, tous,
allez voir, allez, que dehors le monde est toujours,
pour vous,
toujours aussi immense,
aussi radieux,
allez voir, moi mort, que pour vous le monde
est toujours aussi pleinement beau.

*

Cette promesse, je ne l'ai pas tenue. Il faisait *pleinement beau* au cimetière
d'Évry ce 16 juin 2006
Le monde était toujours *aussi immense, aussi radieux*

Le monde était ce creux, ce vide de l'azur
Son poème
Prémonition courage

Le corps rongé cultive l'impératif
Maurice prévoit le voir, le toucher et l'entendre
la loi qui le soutient, puis la lumière et l'ombre
au sortir de la nuit
à l'aube d'un adieu



François WITTERSHEIM

MAURICE, UN THÉÂTRE NÉCESSAIRE

La question de l'espace dans *Merde et Sang*

Pour ici dire en quelques mots, qu'il conviendrait plus tard de développer, en quoi le théâtre de Maurice est pour moi un théâtre nécessaire, je partirai d'une lecture de *Merde et Sang*, plus résolument de la fin de la pièce elle-même.

Au départ, cependant, il y a ce souvenir d'enfance décrit dans *M*, souvenir de la débâcle vécu par un Maurice de douze ans qui venait de s'empiffrer de cerises «... Un vendredi matin de juin 40, surgit au-dessus de nous une vague de six ou sept avions, sifflement des bombes, on se précipite au fond du fossé, explosions, c'était un train de munitions stoppé net, tout saute, et les chevaux s'emballent, on se relève, on les rattrape, et sous les flammes toutes noires et rouges on continuera... », souvenir qui se poursuit dans *Bamba* : « ... face un jour celui où tout ce qui restait à faire et pour tous c'était de fuir face à d'un coup cette vague d'avions juste à la verticale à ces bombes qui tombaient l'une au-dessous de l'autre à ce sifflement à n'en plus finir des millions alors j'ai vécu des millions d'années ».

Et c'est là très précisément ce que dit le messenger dans sa première rentrée sur scène. Il vient pour nous décrire l'indicible horreur, en quelque sorte intemporelle, celle d'une guerre puis d'une solution finale, toujours recommencées. Et ce souvenir d'adolescence s'élèvera au fil du temps en radicale protestation contre toujours l'inacceptable domination de l'un par l'autre.

Le dispositif de *Merde et Sang* reprend celui du théâtre antique en l'actualisant, faisant du chœur un public de téléspectateurs, plus ou moins passifs ou actifs mais cependant en relation conflictuelle, leurs réactions ne pouvant en rien être un rapport au théâtre, en rien un texte écrit répondant à celui du messenger mais fait, tout au contraire, de réactions spontanées. C'est là une première indication de rupture qui fait de ce théâtre un genre nouveau où l'écriture vient heurter l'improvisation.

La seconde, plus conséquente, c'est celle de l'espace lui-même, plus précisément d'un espace double puisque l'un figure l'espace réservé au messenger, l'autre celui réservé au chœur. Ces deux espaces ne communiquaient pas dans la première version de la pièce de 1989. C'est Fabienne qui devait à l'origine mettre en scène ce texte et qui proposera à Maurice de faire communiquer ces deux espaces. Je voudrais reprendre les commentaires que fait Maurice à Aurélien Recoing, interprète du messenger au Petit Odéon en 1991 puis à la Chapelle Sainte-Claire lors du festival d'Avignon 1993. « ... Du temps où le chœur était condamné, où son espace et celui du messenger restaient jusqu'au bout séparés, tout était simple et cohérent : le récit du désespoir d'une part, de l'autre l'espace du désespoir. Depuis que Fabienne, exploit incalculable, a libéré le chœur, depuis qu'elle m'a convaincu d'essayer les inusables grandes bottes de l'espoir, rien ne va plus droit, tout va on ne sait trop où, on ne sait comment. Ce que c'est difficile, en fait, d'espérer ! Mais voilà, c'est fait, vous voyez en moi un converti, l'autre démarche en effet était peut-être un peu trop simple, un peu trop cohérente, et ce flou maintenant qu'il y a, cet invincible flou, ce n'est rien d'autre après tout, sur le miroir, sur tout, que le souffle même, c'est vrai, de la vie.(...) ». En vérité – dit-il plus tard dans une autre lettre – la fin était une idée à Fabienne et longtemps nous avons pensé que cette fin appartenait à la seule mise en scène, avant que ce soit pour nous une évidence : elle appartient à la pièce même. Et le fait maintenant qu'un membre du chœur rejoigne au dernier instant le messenger (*bien que*

j'aie encore un regret, je l'avoue, de ce temps où le chœur était "condamné", regret du rien final, messenger mort, chœur reparti sans l'avoir vu, cadavre au cœur de l'espace vide), c'est donc le lien renoué, mais en toute pleine ambivalence : il y a là constat que tout effectivement est sans espoir, que tout est mort, monde et théâtre, il y a là aussi révolte, aussi exigence, et même certitude sans raison que tout, monde et théâtre, tout va renaître. Et le cri final, devant le pauvre corps, l'horrible corps, le cri est vraiment déchirement, angoisse en deux, cri tout à la fois du plus rien et du tout à nouveau possible (enfant en effet naissant dans les ruines), cri du oui sur non, cri du si en somme – au fond finalement tout ce que j'ai voulu, c'est ça, avec cette pièce, crier, rien d'autre, un cri en si, un cri en si ingénument sur le théâtre et sur le monde...». Ce cri, on le sait, Maurice le transformera dans une version ultérieure en un geste apaisé, celui d'une jeune fille, peut-être une enfant, qui se penche et s'agenouille devant le corps du messenger.

J'ai voulu poser à Maurice, courant mars de cette année, la question du regret, justement. Regret ou non de cet enfermement du messenger dans son espace propre, de ce huis clos du chœur. Je n'ai cependant pas voulu encombrer Maurice, alors hospitalisé, d'une question sans doute futile en de si sombres temps. J'ai cherché alors moi-même une réponse en suivant les préceptes de mon ancien professeur.

« Si le fondement, si l'âme du théâtre au temps des dieux, c'était la fable, aujourd'hui c'est le jeu », nous dit Maurice dans une causerie improvisée au théâtre de la Digue à Toulouse le 20 novembre 1998, et ce jeu est d'abord et essentiellement affrontement. Autrement dit, « le théâtre est représentation de ce jeu humain, rien qu'humain et si donc le théâtre est représentation de la vie en commun des hommes, on dira que le sens de cette vie ensemble n'est produit que de cette potentialité qu'est la vie humaine même qui à tout instant est potentialité tragique ». Or que nous raconte précisément *Merde et Sang* si ce n'est la fable universelle du « Plus jamais ça », de l'indicible horreur, présentée comme une bataille, « une grande bataille ayant pour enjeu l'humain même » ? Et ce qui nous est donné à voir alors c'est bien le jeu essentiellement humain entre le témoin d'une part, et le consommateur télévisuel d'autre part. Renvoyer dos-à-dos chœur et messenger serait alors, en quelque sorte, refuser l'affrontement donc refuser le jeu et donc aussi refuser de donner un sens à ce théâtre et son double. Ce serait enfermer l'homme dans un monde apocalyptique, sans espoir, sans possible rémission, une vision pour le moins réductrice en effet.

Quelque part dans *SUR*, Maurice cite ce poème de Brecht, intitulé Théâtre : « Dans la lumière arrivent ceux qu'on peut toucher, qu'on peut réjouir, qu'on peut changer. » Le théâtre de Brecht n'est pas un univers clos, Maurice n'a de cesse de nous le dire à son propos : « un autre parle aux autres, pour les autres, par les autres de ce qu'en tant qu'autres ils ont fait, afin qu'ils comprennent ce qu'ils ont à faire pour devenir autres encore autrement. »

Et n'est-ce pas précisément ce que fait le messenger au chœur dès lors que la transmission n'est plus seulement d'ordre télévisuelle, mais qu'elle opère aussi par la transgression d'un espace, la violation d'une frontière ? Dans la lumière, arrivent ceux qui peuvent changer, quitte à laisser leur peau sur scène... Car le chœur c'est aussi le public, un public voyeur, composé comme chacun de nous, de commentateurs polémistes.

C'est donc au public de construire un sens au-dehors du théâtre et c'est la raison pour laquelle je vois dans cette ouverture entre les deux espaces de *Merde et Sang* une ouverture essentiellement brechtienne. Le cadavre ne peut définitivement rester seul sur scène, au cœur de l'espace vide. Le mouvement final implique une nouvelle ouverture, cette fois-ci sur nous-mêmes et sur le monde. Et le glissement du cri vers le silence est lui aussi d'ordre brechtien tant il est vrai que Maurice, toujours dans *SUR*, compare le cri chez Brecht à une bouche ouverte et muette. Et ce cri, dès lors que l'espace est ouvert, devient bien comme Maurice le dit lui-même « cri tout à la fois du plus rien et du tout à nouveau possible ».

Le « tout à nouveau possible » ne l'est en effet que dans la mesure où ces deux espaces coïncident, laissant dorénavant au spectateur la liberté d'y construire du sens. Et construire par le jeu un sens au-delà même du théâtre, c'est aussi en cela que ce théâtre est nécessaire. Tout comme est nécessaire à la fable, dans notre siècle télévisuel, la rupture entre le jeu réaliste du chœur et celui, poétique, du messenger.

Dans ses propositions de commentaires exprimés par le chœur, Maurice fait dire au final à l'un des membres : « pessimisme à la louche ». Il reprend là, littéralement, une de ces formules à l'emporte-pièce du comité de lecture d'une maison d'édition. Au-delà de l'anecdote, ce propos montre aussi bien l'incompréhension d'un public face à l'insupportable vérité que celle d'un autre public face à une machinerie théâtrale qui, en fin de compte, comme dans toutes les œuvres de Maurice, bouscule les conventions et dissout les repères pour inventer une nouvelle forme. Tout se passe comme si ce théâtre, hors les murs, devenait réel, comme si fiction et réalité, intérieur et extérieur, fable et jeu ne faisaient subitement plus qu'un.

La question du regret, lorsque le chœur était confiné dans son propre espace, ne se pose plus désormais. Cela ne ressemble décidément pas à Maurice car il ferait de ce théâtre un théâtre mort, objet de musée, de reconstitution, alors qu'il nous apparaît plus que jamais nécessairement vivant.

Fabienne n'aura pas eu le temps de mettre en scène l'une des dernières pièces de Maurice Regnaut. Nous le ferons, je l'espère, plus tard pour elle et pour lui, pour eux deux, pour nous tous. Aujourd'hui plus qu'hier encore, nous continuons de vivre un temps de guerre, de merde et de sang. Nous vivons toujours au temps des sourds. Puisse le silencieux cri de protestation de Maurice, à travers toute son œuvre, mais plus encore peut-être son théâtre, donner un sens à l'incompréhensible horreur du monde. Avec lui, il est temps de nous dire que tout, en définitive, oui, tout peut encore changer.

Düsseldorf, Allemagne, décembre 2006



Fabienne, Maurice, Doudou, Bamboula vous n'êtes plus vous manquez. Vous manquez plus que tout. Vous manquez à tout. Bamboula Doudou. Sans vous mais quoi. Voir quoi. Il n'y a plus rien à comprendre à ce monde il n'y a plus rien à entendre à ce monde il n'y a plus rien.

Je cherche à vous entendre partout. Bambouladoudou. Dans la nuit noire africaine à l'ombre des grelots. Dans la plaine azurée d'étoiles. Dans le souffle clair d'un matin d'hiver. Dans la robe pourpre d'un grand verre de Bourgogne. Je cherche à voir votre sourire si plein Bambouladoudou.

Mais rien et tout à la fois. Rien ici tout nulle part rien nulle part tout ici. Partout indéfiniment vous êtes Bambouladoudou vos deux infinis sourires vos deux verres toujours s'entrechoquant à toujours supporter l'insupportable vous êtes chacune Fabienne vous êtes chacun Maurice vous êtes éternellement absolus.

Kampala/Ouganda, avril 2015

—

François RICHARD

INCANTAT MAURICE REGNAUT

Lus *mus* puis *Recuiam*, rencontrer Maurice Regnaut a été possible après une première lettre. La rencontre de ses textes, une réticularité angéiographique en écho aux quelques filandres-force enchevêtrés de mes fasciculations, prises chaos et magma d'une invention de soi que de manifeste on devait vivre. Entre verticalité foudre et souffle tenu dans les respirs, anoblis en chaîne de ne drainer que des *inspirations*. Déploiement de l'éclair dromoscopies fugitives que ce soit via cette *phrase de lui* toute rythmicité des virgules itération nuançante de l'idée-matrice, que ce soit par le principe d'avancée de la *double espace*. Occulte halètement d'où revient une cadence plongé Quelles braises « merde et sang » certains temps inhumés sous la cage thoracique humaine. L'avoir connu est l'immensité. C'est aussi voir une royauté d'après tant de marches. Sorties poétiques devinrent nos compagnes tangibles. Que elles, fors une guerre personnelle, famine, maladie. Traduisissé-je combien cela a été, nous dirai-je l'immensité. Ascendance inaspirée jusque là ici vers soi, la reconnaissance dite, la victoire brute. Oui, oui. Oui.

Maurice Regnaut homme de la voix importante fin du vingtième, devint sa valeur absolue au lieu même de sa négativité, en tant que *convulsionnaire*, *noir-foudroyant presque irrespirable*, et *terrible*. Être parlait à déployer quel subtil empire au vespéral d'un esprit séculaire à travers une œuvre resserrée carnée de poèmes comme ciselés juste à la fleur du sang, de théâtre revenu au sens littéral de charnier, « brasier », de lettres. Parmi l'un des vols de nuit en temps de l'homme, de texte à grille de lecture il y eut fin 95 des pages du Guépard. Était publiée la pièce nodale du recueil *Le dernier mot*, dont le titre est *mus*. Au dénominateur *sommes*, la durée du tiret « avant-après », manifestation Sienne en toute vie. L'ultime mot scella en for un nom d'étoile pour mon corps éternel, priée mâchant le silence pour un sens à un dessein propre, assenti du Nôtre. Par le canyon un premier pas et vis l'échiquier-labyrinthe, vécu long trajet sur un sol de marches et de tours jusqu'élever ces « marches en tour » en un colimaçon. Soit passé d'échiquier frémi à escalier spiral ascensionnel otique. Volume érigé à l'entente, l'entendement. Dans nous une humanité isolée consolée de mon exemplaire empreinte, de Maurice, ardemment de tapée à retapée à saisie pour tous les temps multiples déchus synchrones ici-nous. Homme qui remonte à la source de ses songes j'ai eu envie de simplement... saluer Maurice Regnaut, quatre rencontres, signe de main d'une vie à la recherche du lieu et de la formule via le territoire carbone.

Publié en 1985 (à 57 ans), *Recuiam* n'en finit pas de nous sous-tendre, hors le huit de son sable, son mouvement en V, la dramaturgie intranquillissante de son déploiement. Les chapitres successifs, un décompte vers le 0 puis remontent, au fur de pages terribles inoubliables à jamais. Quelque chose en fulgural à féminin allié, persistance sensitive miroitant l'essence du propos, la mère et le père. Ascendance que l'évocation du « siècle », martelé récurrent comme la distance prise avec lui - « *Je n'ai jamais été de ce vingtième siècle et les grands lieux communs qui opératoirement sont et resteront sa propriété, les pires de leurs échecs n'ayant provoqué au mieux, quoi là d'étonnant, que la mise à nu de leur principe même, jamais je n'ai pu les reconnaître mien.* » Scansion-respiration hypnagogique, transfigure par les phosphènes la boue dite en sang dans l'à-vif haret de la conscience. Suspens de la respiration aux bords du dire et du halètement, entre deux décharges à contre-nuit. Signature de gloire de la littérature à même Maurice Regnaut elle ouvre tout pour que nous continuions à drainer nos fonds, marc humain corrosif en diable, les motifs d'être akashiques d'un jour certain enfin frémissent au bout de ton humanité, la devant devant le monde.

Points d'orgue du grand-œuvre d'une vie à l'écrit que constituent les chapitres *mus*, *bien* et *ou*. Le dernier

chant de Maurice Regnaut, *Nous*, complète ce qui sera la trilogie angulaire de l'entre-deux millénaires pour la parole de langue française. Il respirait la littérature, la formule où il fallait qu'elle surgisse parmi la houle de la phrase, rappel de manière saisissante la vision de la baleine blanche hors de la mer qui y replonge pour plusieurs séismes gigognes, et cette sorte d'ombre intérieure sur tout ce qui d'autre qu'elle pourrait orienter le trait, celle de la *boue terrible* du vingtième. Quelle fenêtre pour aller y vivre a dû constituer la rencontre des poèmes de maître. Celle du théâtre, pénombre irradiée de l'éclaircie. D'en élever la fange à la source de leurs reflets, battre guerre, revenir marcher sur les ruines du mortel siècle. Depuis une autre éternité gagnée. Son texte *M* écrit sur ses vingt ans. Tous les grains de la voix de *Recuam* cette phrase-marée, de sacs et de ressacs sur des lignes, et l'impact du théâtre pour le dialogue intérieur. Voix de soi dans le noir une seule puissante et émotive voix galvanise la délibération d'un qorum uni.

Musique renée d'être habité par les stigmates de son nom, densité ascendante envoûtant tout, voix de soi émo itérées dans le noir, terre et mer insurgées, boue-lave sanglante et signe de recouvrance seigneuriale de l'*œuvre* et de la *dignité humaine*, en ce que l'humain pourrait peut-être devenir sauf, dérogoire, foyer généralisé résonant nous même. Indistinction entre feu et théâtre. La dramaturgie des êtres signerait l'écartèlement glacière de l'instant ou pourtant ses braises disperses en étoilement. Je pense à l'élévation-intensification de la parole par les volutes. Les volutes de fumées successifs en cercles de plus en plus grands dans l'air de la pièce comme d'un choc à la surface de la mer (le texte *ou*). Lassos, ellipses, lignes fuyantes à l'infini à l'image de sa belle écriture manuscrite restée dans sa correspondance, lavis de somme qui entre les dizaines de milliers, abonde en notre sens la dignité et (comme disait Alain-Fournier pour l'amour), la *réponse à tout*.

« Lisez *Le roi Lear*. Tout est là. Et à la fin, il n'y a plus rien. » Cette phrase que j'ai tellement pu faire revenir, je m'aperçois qu'elle définit un état de grandeur conquis par sa vision projetée, y renouveler le dernier pas en avant. Évoque cette temporalité et cette palatalité en plus élevé. Le lors où nous sommes fixés là à la grille de la sensibilité, en oblitère la matière pour ailleurs. De cet alteristat Maurice n'est plus uniquement silence et solitude, ou du moins ce silence et cette solitude sont-ils un peu autres. Maurice Regnaut respirait la littérature, dans la grâce permanente de certains auteurs incapables de médiocrité, parce que de la boue dans leurs yeux un foyer a surgi. Un contre-feu en miroir de vérité face au brasier étincelant continu d'une condition illusoire. Et maintenant vous avez un chemin d'œuvre à vivre, celui de rendre le feu habitable.

– Ne me quitte pas, il fait si noir.

—

Jacques KRAEMER

FRAGMENTAIRE POUR M.R.

Mon premier est un bûcheron rugueux ; mon second boit du Gewurzt vendange tardive ; mon troisième arpent la Pierre de Paradis ; et mon tout a pour initiales M.R.

À quel titre parler de lui ? Qu'en dire ? D'abord que je fis la création de sa pièce : « Flaminal Valaire », l'histoire d'un metteur en scène fou, tuant femme et enfants, ne supportant pas d'entraves à son envol d'Albatros au destin d'Icare.

Maurice Regnaut.

1963, lancement du Théâtre populaire de Lorraine, à Metz, je mets en scène *Paolo Paoli* d'Arthur Adamov. J'ai connu Adamov par la revue *Théâtre populaire*. J'y avais lu des articles de Maurice Regnaut, notamment, j'imagine, des comptes-rendus sur Adamov.

J'invite Regnaut à faire une conférence sur Adamov. C'est ma première rencontre avec Maurice. Début d'une amitié. Autour d'Adamov.

Quatre ans plus tard, je monte, avec ma petite troupe, une soirée Regnaut. Un orchestre de jazz-rock fait des ponctuations musicales fracassantes entre les poèmes de Maurice. Maurice arrive. Je le revois, couché à plat ventre sur la scène au milieu de notre répétition pour tenter d'éclairer tel ou tel vers. J'aime cette personnalité hors du commun.

Que reste-t-il d'un ami disparu ? Que reste-t-il du grand poète ? De cet homme admirable ? Des souvenirs épars portés par les uns, par les autres. Éclats de souvenirs, effilochés. Les poètes disparus. Qui les connaît encore ? *Action poétique*. Moi, je n'ai pas d'archives. Seulement quelques souvenirs, intenses.

Ce qui me vient d'abord à l'esprit, c'est la saveur du Gewurztraminer dont Maurice me donna le goût ! Non, je blague. Mais quand même, si ! Ce Gewurzt bu à Heiligenstein, ce village haut perché sur les vignobles d'Alsace où vivait l'aigle Maurice avec sa nichée. Aigle très pacifique au demeurant.

C'est dans ces années-là qu'il composa *Pacifique Chili* que mit en scène Pierre-Étienne Heymann, pièce de dénonciation de la dictature de Pinochet.

Que de discussions enflammées devant les verres de Gewurzt à Heiligenstein, littéraires, philosophiques et politiques, et/ou chez moi aux Basses Terres à Thionville devant un plat de bakenhof... Peu à peu vint la lucidité. Après l'ivresse. Critique de ce à quoi des dirigeants incapables ou cyniques avaient entraîné nos ardeurs militantes ; critique aussi de nos illusions et aveuglements.

Quelques années plus tard, nous voici au théâtre du Saulcy à Metz pour une soirée poétique partagée avec quatre poètes, Maurice Regnaut, Bernard Vargaftig, Claude Adelen et Alain Lance.

C'est à nouveau la ferveur au cours de cette soirée véritablement unique.

Puis c'est l'aventure *Flaminal Valaire* à Avignon d'abord, à Thionville ensuite. La pièce choque et déplaît. Elle prend à rebrousse-poil le mauvais goût public, ce public qui cède aux facilités du sarcasme et ne se reconnaît pas dans ce néoromantisme que je partage avec Maurice. Échec public, succès d'estime. De ce point de vue, *Flaminal Valaire* marque pour moi un pic ! C'est peu dire que je ne regrette pas ; j'en suis fier.

Maurice, au panthéon de mes valeurs, tu restes au premier rang, toi qui ne te soucias ni de carrière, ni d'honneurs, ni d'argent. Toi, qui restes ignoré quand tant qui ne te valent pas, se pavanent dans les premiers rangs et occupent l'espace médiatique.

Maurice, ce poète songeur, était un savant de la littérature. Il dégageait une force rayonnante de puissance amicale.

Nous devinions au travers de certains de ses textes, au détour d'un vers, dans les propos de certains de ses amis, les ombres et les failles du personnage, mais il émanait, de sa personne et de sa parole, une impression de roc indestructible.

Qu'il aimât le théâtre, voici qui ne faisait pas de doute pour le metteur en scène que je suis.

Je me jetais dans *Flaminal Valaire* comme on se jette au feu. Je voulais brûler les planches, au sens propre comme au sens figuré. Hommage aux grands névrosés du théâtre, les Artaud, les Adamov, dont je voulais mettre la photo géante sur le plateau des Carmes à Avignon où nous avons créé la pièce. *Flaminal Valaire* : une claque ! J'étais assommé. L'opinion versatile s'enflammait pour des flambeurs paresseux et passait à côté d'œuvres exigeantes.

Et pourtant, les répétitions avaient été heureuses, je crois, et prometteuses dans la coquille protégée d'Auber-villiers ; j'aimais les acteurs qui m'entouraient et m'épaulaient : René Loyon, Chantal Mutel, Édith Scob, Moni Grégo, Frédérique Pierson, Claude Guedj et le jeune guitariste Claude Barthélemy qui jouait le rôle de mon fils.

On sort des tranchées, comme en 14, on monte au feu de la rampe, on se prend la mitraille en plein poitrail, et l'on tombe au champ d'honneur des incompris et des insultés. Je n'ai rien compris, je n'ai toujours pas compris. Qu'est-ce donc qui a tant déplu dans ce malheureux spectacle ? La rumeur se répandit comme une traînée de poudre dans les ruelles puantes d'Avignon : c'est raté !

Est-ce ce romantisme qui nous était commun à Maurice et à moi qui nous valut cet échec remarquable ? Maurice et moi, compagnons d'infortune et d'insuccès. Le traumatisme est durable. Preuve : je l'évoque, cette catastrophe théâtrale, 35 ans plus tard. Le public voulait s'marrer, ricaner ; on lui offrait, perle aux cochons, du grand lyrisme claudélien coloré d'humeurs adamoviennes. Tout pour déplaire.

Cela n'entacha nullement notre amitié réciproque. J'ai envie de dire : au contraire ! Dans l'épreuve, les liens de surface s'effritent et se défont. Ceux, fondés, se renforcent.

Mon souvenir de Maurice Regnaut est fait de cela, comme cela ; et je ne veux pas, par fidélité à ce que nous fûmes, faire de la littérature convenue.

Quant aux précisions et vérités et analyses sur l'homme qu'il fut, et l'œuvre qu'il fit, j'en laisse le soin à de mieux qualifiés que moi.

Et, pour conclure, puisqu'en matière de poème, citer suffit, il écrit, Maurice, dans *Charade événementaire* :

« Et ce ne sera que tardivement, très tardivement, que j'ai pleinement enfin, sans plus de question, reconnu que face à l'absolument de nous rien, face à l'inéluctable vide, en toute vérité prendre la parole, en toute vérité écrire, en toute vérité faire œuvre est en effet le meilleur témoignage, et ce pour nous-mêmes, et ce pour nous seuls. » Oui, cher Maurice, je comprends, c'est devenu clairement mon projet et mon programme de vie.

Le 20 avril 2015

J'ai rencontré Maurice Regnaut à Strasbourg en 1970. Il venait d'arriver à l'Université, quant à moi je prenais la direction de l'École du TNS, à la demande d'Hubert Gignoux. Son œuvre poétique m'était encore inconnue, mais j'avais lu ses traductions de Brecht, ainsi que ses articles dans la revue *Théâtre populaire*. Je le savais proche de la production théâtrale, car j'avais vu une représentation de *La Bonne Ame de Se-Tchouan* au TNP de Jean Vilar, à laquelle il avait pris part aux côtés d'André Steiger. Je le considérais comme un critique de théâtre important, de la même famille de pensée (« brechtienne ») que moi. Tout naturellement je lui ai proposé d'enseigner la *dramaturgie* à l'École du TNS, et j'ai fait en sorte que les étudiants-comédiens puissent suivre ses cours à l'Université. C'est ainsi que débuta une collaboration étroite, et très rapidement une amitié intense, qui devaient se poursuivre jusqu'à sa mort.

Nos premiers travaux communs avec les jeunes comédiens de l'École nous donnèrent envie de nous confronter ensemble à une production professionnelle ; ce fut le *Marat/Sade* de Peter Weiss, que je réalisai en 1973 à Grenoble pour la Comédie des Alpes. Maurice en fut le *dramaturge*, très présent aux répétitions malgré la distance Strasbourg-Grenoble, proche des comédiens, qu'il passionnait, et souvent fascinait, par la profondeur de ses analyses et l'audace de ses propositions. La fascination était réciproque : Maurice avait un tempérament de comédien, et certainement des qualités exceptionnelles d'acteur. Il fallait l'entendre, dans des soirées à peine arrosées, se lancer dans une tirade shakespearienne — souvent un monologue d'Othello, qu'il proférait à nous faire frissonner. Indiscutablement il était un homme de théâtre. Grand théoricien, certes ; mais également un praticien né.

J'avais quitté Strasbourg, et fondé avec quelques amis (dont Maurice, qui fut le premier président de l'association) une compagnie (le Théâtre de la Planchette). Notre premier spectacle, *Saint-Nicolas, mon bon patron* d'Anne Perry-Bouquet, est créé avec succès au Festival d'Avignon *in*. Maurice, à nouveau, a travaillé à la *dramaturgie*. Nous avons pour projet de créer des textes qui parlent du présent, des œuvres d'écrivains vivants. Septembre 1973 : le coup d'État de Pinochet au Chili. Unanimement nous estimons qu'il est indispensable d'interroger un événement historique aussi important avec une pièce qui ne soit ni un *montage* de documents, ni un texte d'*agit-prop*, mais une œuvre de poète. Et nous « passons commande » à Maurice, qui accepte avec enthousiasme. En quelques mois, à chaud, il écrit *Pacifique Chili*, que nous mettons immédiatement en répétitions¹.

Pacifique Chili est ficelé avec un *culot* monstre, en bafouant tous les canons de l'écriture théâtrale. Maurice choisit de faire le récit de l'Unité populaire en inversant la chronologie : la première scène se déroule le 11 septembre 1973, la dernière au moment de l'élection d'Allende. Cela, m'avait-il expliqué (et convaincu), pour échapper au fatalisme de la défaite. Les affrontements entre les personnages sont entrecoupés de fragments de récit lyriques portés par des objets ou des allégories : Un camion, La chaise, La fenêtre, L'océan, La table. La *fable* (car il y a une fable, même à l'envers) est parfois mise en sommeil pour laisser la place à des digressions étincelantes — comme ce monologue qui commence par « Sais-tu qui c'est Shakespeare ?... », portrait du grand Will, son maître, dans la trace duquel il met ses pas : « ...O please, my sweet, ma tragédie ! ... » Le théâtre politique lui-même est mis en question : quelle forme utiliser pour parler du Chili populaire ? Mise en abyme de la pièce, par l'insertion d'autres formes de spectacle : scènes d'*agit-prop*, marionnettes.

Les répétitions ont lieu au Centre éducatif et culturel du Val d'Yerres, dans l'Essonne. Autour de moi, une équipe de grand talent². Malheureusement les conditions de travail sont précaires : trop peu de répétitions pour un texte aussi complexe, pas d'argent pour exploiter les propositions des deux plasticiens. En outre le système de la « commande », si satisfaisant intellectuellement, se retourne contre nous : à vouloir travailler dans l'urgence, je n'ai eu ni le recul ni le temps de réaliser la mise en scène qui aurait servi au mieux ce texte magnifique, mais difficile. Maurice vient aux répétitions, il est chaleureux et discret ; il me semble me souvenir qu'il intervient moins que lorsqu'il était en situation de *dramaturge*. Il ne transporte ni l'angoisse ni la paranoïa que j'ai connues chez d'autres écrivains dans des circonstances semblables. Du côté des réalisateurs, nous manquons peut-être de sens critique, nous acceptons son texte tel quel, sans lui demander de retouches lorsqu'il fonctionne mal.

Pacifique Chili est créé le 11 mai 1974, à quelques jours de la mort du président Pompidou. Le spectacle ne s'en remettra pas : peu de confrères à Yerres, pas d'acheteurs, pas de presse. Une tournée maigrichonne (Amiens, Grenoble). Pas de reprise la saison suivante. La compagnie est couverte de dettes, et se disperse, chacun essayant pour survivre de trouver du travail de son côté, dans d'autres théâtres. Maurice ne me fait pas le moindre reproche, et ne m'en fera jamais. Cet échec n'altérera nullement notre amitié.

Je souhaitais une revanche. Je ne l'ai jamais obtenue. Notre collaboration s'est poursuivie... avec des textes d'autres écrivains. En 1975, de nouveau à Avignon, Maurice m'aide à mettre en scène *Le Ping-Pong* de son cher Adamov. Il y aura ensuite plusieurs pièces de Brecht, qu'il retraduit à ma demande : *Lux in tenebris* (1977 à Villeneuve d'Ascq), *La Mère* (1978 à Lille), *Le débit de pain* (1992 à Bourges, puis 2001 à Evora), *Rien à tirer de rien* (1992). Je me battrai pour monter son admirable *Cinq fois deux*. Plusieurs fois, je penserai toucher au but³. Mais finalement je ne trouverai pas de théâtre prêt à accepter ce texte. Ce désir avorté reste pour moi l'une des rares blessures de mon parcours de metteur en scène.

Février 2015.

¹ Éditions P.J.Oswald, 1974.

² Henri Cueco et Ernest Pignon-Ernest pour le décor et les costumes ; Jean-Marie Sénia pour la musique ; Yolande Marzolff pour la chorégraphie ; les comédiens Pierre Augé, Claudine Fiévet, Jean-Claude Giraudon, Lysiane Lécuyer, Hervé Loichemol, Michèle Foucher et Alain Weiss.

³ En particulier après une belle lecture « mise en jeu » à Poitiers en 1987, avec Evelyne Istria et Bernard Waver.

Textes inédits

- BAMBÀ (1994) page 5
- TERNAIRES (2005) page 44
Trente-et-un premiers ternaires.

Les extraits de TERNAIRES édités dans ces pages sont issus d'une version datée de 2005. Enrichie de nombreux ternaires et de la dédicace à Fabienne Regnaut « à Femmiene », elle modifie l'édition parue en 1971 chez l'éditeur Pierre-Jean Oswald.

- QUANT AUX QUANT À (1997) page 51
Ce texte est le premier des neuf QUANT À qui composent le livre éponyme.

TERNAIRES

à Femmienne

Commencement,
Oui, c'est ce qu'est toute naissance,
D'une agonie.

Quai, rails, horloge,
Et soudain le déclic de l'aiguille
Sur l'univers.

Si vert le vert, si noir, si clair, le bleu si rouge,
Tout aujourd'hui,
Si lourde au pied mon ombre.

Les enfants,
Criant et riant, de loin appelant,
De si loin.

Du vert pavage au ciel de pierre,
A travers tout
Je sais, je vois, je crie.

Ce regard, un soir, ciel
Où le berceau de la Grande Ourse se balance,
Ne sera plus.

M'étendre sur la terre,
N'être plus que le temps qui va
Me supprimer.

O monde immense
Et moi
En mes seuls mots.

Mais que de fois
La haine tord, tire ma bouche
Et je souris.

Forêt,
Inextricable horreur,
Avant qu'enfin le vert ne chante.

Retourne-le,
Ton nom,
Il n'y a rien.

Ton silence,
Terre,
Et tes fleurs.

Soleil rouge au ras de la terre,
Tout sombrera
Sans qu'il parle ou qu'il chante.

Monde ou poème,
Choisis ta foi
Ou sois folie.

Ces poussières,
Là-bas,
Vois, le vent les mêle en un seul vertige.

Dis-moi que rien n'existe, ô dis-le moi,
Que le seul vrai soit non ce rien,
Mais ta parole.

Sous tant de lune une mer silencieuse,
Oui, que nos mains au moins unissent
Ces ombres sur le sable

Si longtemps en nous, si profond, ces arbres,
Que la mer les rejette,
Morts.

Ton ultime raison, ton absolue,
Rejette-la
Et vis.

Fais connaissance,
Toi que nul n'a su croire,
Avec l'échec.

Entre le hêtre et l'homme,
O honte,
Etait le tremble.

Jusqu'à tant que le cœur,
Dans la nuit,
Ait pitié du soleil.

Debout ici,
Sur le versant, là-bas, le carré blanc du cimetière,
Et la lumière éclate en cercles.

Bleu à bleu, feu à feu bleu, et dire
Que j'aurais pu ne vous voir jamais,
Myosotis de ce monde !

Peuplier si jaune et si bleu,
Impossible
Qu'à l'instant la nuit tombe !

Que m'importe où je pars, bourgs, champs, par où je passe,
Je rentre
Face au couchant.

Ce bruit d'eau dans la nuit,
Dors,
C'est la Terre.

Ciel, là-bas, de plus en plus rouge, un jour nouveau va naître,
Oui, tout l'horizon n'est plus que promesse,
Et moi plus que stupeur, de sourire ainsi à ce qui viendra.

Rien
Qui ne soit aussi pourtant
La même eau de la même source.

Et l'aube était si pure,
On aurait dit, oui, qu'allait naître
Un autre monde.

Ne pense qu'à cet arbre
Où chante
Un inlassable fou.

.../

QUANT AUX QUANT À

On le sait, « Zeitgeist », esprit du temps, c'est ainsi qu'est appelé communément ce mode commun de voir et concevoir, ce principe, inconscient ou non, d'intelligibilité propre à chaque temps, propre à chaque siècle. Être du siècle alors, c'est se situer à l'intérieur de cet horizon configuratif, conception et compréhension, c'est appartenir à ce grand lieu commun opératoire où tout, pour le siècle en question, cherche ou trouve à se définir.

Quiconque, et pour quelque raison que ce soit, se situe hors de ce grand lieu commun, quiconque est étranger fondamentalement, et le reste, à cet esprit du temps, celui-là va connaître, on le sait aussi, un destin des plus inflexible et des moins surprenant. Destin en vérité moins d'incompris que d'incompréhensible et destin qui n'est que trop logiquement, pour l'essentiel, solitude et silence.

Deux espoirs, pour qui ainsi n'est pas de son temps : rencontrer enfin des esprits soit libres, soit nouveaux. Libres ? Le paradoxe est que les esprits les plus avertis, les plus exercés et les plus rompus, c'est à l'intérieur du grand lieu commun qu'ils le sont et le resteront presque tous, avertis, exercés et rompus de plus en plus, le paradoxe est que ceux qui seraient les plus à même autrement dit d'entendre et d'écouter, de s'ouvrir à toute voix, si étrange qu'elle puisse leur paraître au premier abord, sont ceux-là mêmes qui sont et resteront constitutivement les plus sourds, les plus doctement fermés à tout ce qui ne relève pas et ne peut relever de l'horizon commun. Nouveaux ? Ces esprits ne le seront vraiment, ne le seront fondamentalement, eux, qu'à l'intérieur de quelque temps suivant peut-être et de sa configuration nouvelle, et la voix d'hier incompréhensible, il n'est absolument pas sûr alors qu'elle puisse être entendue, et le serait-elle, et l'écoute enfin parviendrait-elle à se produire, elle n'aurait pu de toute façon qu'attendre et que tarder, souvent même trop.

Destin de solitude et de silence, en somme destin tout sauf facile, un pareil désespoir ne pouvant connaître de paix sans jour après jour une sorte d'humour lui aussi absolu, destin malgré tout, parfois, devenu impossible, on ne le sait éventuellement qu'après. Nihilisme infini, infini fanatisme, ou plus simplement, pour dire en effet ce qu'est ce destin, si dans un sens il n'est qu'incertitude, il n'est aussi dans l'autre sens que certitude également toute-puissante. Incertitude, il l'est concernant la valeur, la légitimité de ce qui en solitude et silence est pensé, impossible étant d'obtenir en fait quoi que ce soit qui en atteste, et certitude, il l'est concernant cette pensée en tant que telle, en elle et pour elle-même, impossible étant qu'elle soit ou devienne en fait pensée autre. Oui, vérité alors plus que jamais, « pour l'univers je ne suis rien, pour moi je suis tout », dans cet ordre autant que dans l'ordre inverse.

Je n'ai jamais été de ce vingtième siècle et les grands lieux communs qui opératoirement sont et resteront sa propriété, les pires de leurs échecs n'ayant provoqué au mieux, quoi là d'étonnant, que la mise à nu de leur principe même, jamais je n'ai pu les reconnaître miens. Cette modernité, pour tout dire ou tout contredire, à laquelle ce siècle communément ne cessera d'en appeler, cet horizon qu'il ne cessera pour tout d'alléguer comme essentiellement sien, jamais je n'ai pu m'y croire chez moi, jamais me dire et me définir comme moderne en quoi que ce soit de plus ou moins déterminant, conception du langage y compris, je dirai même, en fait, du langage avant tout, plus que tout donc du poétique.

Il a bien fallu l'accepter, la solitude. Et pourtant sans répit et sans lassitude, et toujours plus longuement, j'ai secrètement, avec passion, avec voracité, avec acharnement, j'ai cherché, mon métier l'exigeait aussi, j'ai cherché et cherché, je n'ai rien ignoré, je crois, de ce qui de siècle en siècle a été pensé d'important, j'ai tout écouté, mais jamais, pour en rester au décisif, jamais je n'ai entendu, en connaissance ainsi de cause, une seule voix pour moi qui me soit proche, un seul simple écho. Le silence, il m'a bien fallu aussi m'y résoudre. Au début, comment ne pas être par trop fou, j'étais dans mes vingt ans, j'ai parlé, expliqué, justifié, oui, voilà pour moi, ai-je fait part, ce qu'est le langage, on s'étonnait, on s'irritait, on finissait par rire, et je me suis retrouvé très vite à couvrir de notes, en secret, feuilles de blocs et pages de cahiers, sans plus prendre parole jamais qui soit vraiment mienne. Il s'est même imposé à moi comme une loi, ce silence, une loi pour soi telle qu'un Tocqueville, en ses *SOUVENIRS*, l'énonce pour lui toute entière en une phrase, une phrase au gré des ans que de loin en loin j'ai rêvée et je rêve toujours placardée à mes portes, rêve bien entendu irréalisable, une phrase, bref, que j'aimerais avoir écrite et que voici : « La discussion sur les points qui m'intéressent peu m'est incommode et sur ceux qui m'intéressent vivement, douloureuse ; la vérité est pour moi une chose si précieuse et si rare, que je n'aime point à la mettre au hasard d'un débat quand une fois je l'ai trouvée. »

Rien pour autrui, ma pensée était-elle pour moi vraiment tout ? Je répondrai oui, sans question possible, et de toute façon l'aurais-je même voulu, jamais je n'aurais pu autrement. Pour être absolument d'accord, moi, avec ma pensée, il me manquait pourtant un autre accord, celui de quelqu'un d'autre, il me manquait, pour de profondes raisons aussi dont ce n'est pas mon propos ici de rendre compte, il me manquait de rencontrer cet autre dont, pour l'essentiel, la pensée alors soit semblable à la mienne, en somme il me manquait qu'un autre exemple, tout simplement, me donne à moi aussi ce droit absolu à cette mienne pensée. Un doute en effet demeurerait : ce que je pense et que je ne peux, que je ne

veux que penser, me disais-je à n'en plus finir, n'était-ce peut-être, pourquoi pas, que folie et qu'extravagance, imagination au vain sens du terme ? Qu'une voix sœur de la mienne enfin réponde à cette question et réponde alors non, voilà ce que j'ai si longtemps attendu. J'ai cru parfois l'entendre, ici ou là, cette voix, dans la pensée hindoue en particulier, rien en fait, rien vraiment, rien pleinement ne m'a jamais été réponse, je ne l'ai su que ce jour enfin où tout ce que j'attendais, tout, une fois pour toutes, tout a été là.

Je l'avais enfin découvert, c'était en l'an 1975, cet autre, et plus rien, avec lui, plus rien de ce perpétuel va-et-vient, de ce ping-pong irrépessible entre objet et sujet, plus rien de cette partie interminable et devenue en ce siècle-ci défi démentiel, partie, on le concèdera, qui remonte à loin dans cet Occident, peut-être à même infiniment plus loin encore, oui, plus rien de cet héritage, avec lui, plus rien, avec ce maître ingénu, simple autant que profond, rien d'autre, en deçà de toute division entre objet et sujet, rien d'autre enfin que l'origine même, enfin rien que l'origine en acte, à la fois libre et vraie, à la fois genèse et révélation, jeu de l'être ainsi qui lui-même se joue, appropriation de soi dont le lieu, pour parler comme lui, est cette troisième aire, entre l'objectivement perçu et le subjectivement conçu, et dont la formule en effet consiste en ce paradoxe en deçà duquel il n'y a que ce qui ne peut pas se dire encore, en deçà duquel encore il n'y a que ce qui n'est pas : rien n'est créé de l'intérieur qui ne soit trouvé extérieurement, rien n'est trouvé extérieurement qui ne soit créé de l'intérieur. Qu'importe même exactement ce qui de lui, de ce providentiel Donald, en moi a répondu. Ce qui somme toute en cette rencontre a été pour moi décisif, c'est le fait même, essentielle qu'elle était, qu'elle ait eu lieu : m'a été ainsi accordé ce que depuis tant j'attendais, mon propre droit à ma propre pensée.

- : -

Ce que j'avais à dire, enfin l'écrire, oui, mais comment ? L'écrit philosophique est cet alcool fort auquel le lecteur que je suis aura eu recours le plus fidèlement peut-être en sa vie, et je n'en sais que plus intimement ce qu'est mon rapport avec lui. Ce n'est en fait qu'après la lecture, il y aura bientôt trente ans, d'un essai, vaste et dense, ayant trait au discours freudien, ce n'est qu'avec cet ouvrage exemplaire en tout point que m'est apparu définitivement, face à l'écrit philosophique, non plus seulement ce que je n'étais pas, mais enfin ce que je ne pouvais pas et ne voulais pas être. Examen critique exhaustif sur quoi s'articulait alors une glose à chaque fois dûment justifiée, et le tout d'une ampleur, d'une rigueur, d'une profondeur jamais problématique, il y avait dans ce travail, dans cette façon tout compte fait d'intégrer sa propre pensée à la longue série à travers les temps de la spéculation philosophique, il y avait là, c'était comme jamais pour moi l'évidence, il y avait ce dont j'étais parfaitement incapable, il y

avait ce qui était et resterait à tout jamais pour moi infiniment hors de portée, il y avait pour moi l'impossibilité même absolue. Il y avait là également, dans ce produit que je dirai exemplairement professionnel, il y avait là, l'aurais-je même pu et pu vraiment, sans présomption aucune, il y avait là ce que pour moi je refusais, moi pour qui ma pensée à moi n'existait simplement qu'en tant qu'étrangère à toute autre et se devait de rester ainsi, la sérialiser aurait été la faire en tant que telle en effet disparaître, il y avait là cette erreur pour moi à quoi opposer un non absolu.

Ce que j'allais enfin écrire, était-ce en moi vraiment, qui plus est, le proprement mien, le proprement natif ? Sans qu'évidemment j'en aie été jamais conscient, ce que jour après jour je lisais, ce que sur quoi longuement je réfléchissais ne m'avait-il pas imprégné, ce que je croyais être ma pensée à moi n'était-elle pas le fruit en fait de je ne savais plus quel ou quel esprit autre ? En réalité toute lecture pour moi, toute philosophique en particulier, toute peut m'être aussi enivrante, aussi toute-puissante, aussi impérieuse que ce soit, cette pression jamais n'a d'effet que de faire jaillir plus profond, plus pur en moi ce qui m'est propre, et rien, dans toute culture et tout savoir, rien ne m'est jamais à suspecter, moins encore à craindre. Ecrire et sans plus le natif, donc, puisqu'il n'y a au fond rien d'autre, et l'écrire aussi nativement ? N'était-ce pas proposer ainsi ce qui ne saurait communément être reçu, si même il l'était, que comme simple élucubration soit d'un pauvre imposteur, soit d'un amateur ridicule ? En réalité aussi que l'opinion, et quelle qu'elle soit, de quelqu'un d'autre, et quel qu'il soit, puisse avoir sur moi la moindre incidence, oui, pour moi, en serais-je même alors comblé, voilà bien le plus impossible.

Comment alors, comment écrire ? Ecrire non pas comme il se doit, mais comme je me dois à moi-même et moi seul d'écrire, écrire sérieux non sérialement, écrire sachant non savamment, écrire grave avec légèreté, voire désinvolture (en gardant parfois le plus important pour la note ou la parenthèse), écrire en toute sincérité, en toute ingénuité, écrire en un mot comme ferait l'idiot, l'idiot ente du ici au sens vulgaire autant bien sûr qu'au sens philosophique.

- : -

Toutes mes notes depuis mes vingt ans, les reprendre, en extraire un exposé peut-être continu, tel était mon projet, mais c'est tout à trac, sans que j'aie eu le temps de relire vraiment, que j'ai commencé, dans le numéro double 82-83, daté de 1980, de la revue *Action poétique*, à donner mon premier QUANT À, et m'étant alors engagé, et soutenu par l'encouragement indéfectible d'un ami, j'ai poursuivi, à raison d'un QUANT À en principe par numéro (il n'y aura que deux manquements), jusqu'au numéro 102, daté de 1985.

Sauf rares exceptions, ces QUANT À ou bien n'étaient pas lus, chose de très loin la plus fréquente, ou bien n'avaient droit qu'à une mansuétude amusée. Il n'y avait là rien qui puisse au fond m'étonner, je me suis demandé simplement si écrire ainsi n'avait pas encore été pour moi prématuré : j'avais mis un terme au silence, en effet, mais n'en substituait que plus visiblement la solitude. Et puis de plus en plus visiblement aussi m'apparaissait tout ce dont je n'étais là en fait que le seul responsable. Un : dans ce fatras de notes non relu, je ne faisais de choix que de pure opportunité, sans ligne directrice, avec longtemps timidité ou crainte, en actualisant qui plus est de manière assez arbitraire. Deux : l'écriture elle-même, encore assujettie au langage allusif des notes, était trop souvent d'une impénétrable compacité, pour ne pas dire opacité. Trois : vice de forme est vice de pensée et plus enfin je m'enhardissais, plus me devenait trop évident qu'il y avait en tous ces QUANT À inconsistance, insuffisance de réflexion. Bref, je m'étais un beau jour engagé sans préparation, sans visée aucune, et la conséquence était là : mieux valait ne plus prolonger ce qui m'était devenu, pour tout dire, une corvée insatisfaisante.

En 1985, pour le centenaire de la mort de Hugo, un numéro spécial avait été envisagé : signe pour moi du temps, il ne s'est pas fait. J'avais prévu d'écrire un QUANT À, pour ma part, sur un sujet depuis longtemps qui me hantait, le parallèle Hugo-Baudelaire, et comme le besoin, malgré ce fiasco, m'en était resté aussi fort, je n'ai pu alors qu'en convenir, ce qu'en vérité je voulais, c'était écrire enfin l'exposé d'ensemble projeté de cette mienne conception du langage et de la poésie. Et par à-coups, durant la période en effet la plus critique en tout de toute ma vie, il m'a fallu plus de trois ans, de 85 à 88, pour mener à terme, écrit sans faillir dans ce que j'appellerai une écriture ironiquement algébrique, un livre pour moi essentiel que j'ai intitulé H B (Hugo Baudelaire). H B, de même que H₂O est la formule chimique de l'eau, indissoluble unité de deux composants, H B de même est en effet la formule poétique pour moi du langage, H en étant le composant métamorphique et B le thématique. Il n'y a pas lieu ici d'en dire plus, sinon qu'après avoir écrit H B, j'étais à même enfin d'unifier, d'ordonner, d'éclairer ce que mon idiot en cette occurrence avait toujours à proposer.

- : -

Ce n'est qu'en 1994 que j'ai pu entreprendre et mener à bien ce travail : reprendre mes QUANT À, faire un tri, organiser et parachever le tout. L'ensemble final présenté ici comprend neuf QUANT À, mais si je n'en ai pas retenu certains, c'est moins pour désaveu que par nécessité de cohérence, et ceux que j'ai retenus, je les ai parfois complétés, je leur ai adjoint la partie en leur temps non publiée. Et j'en ai pour finir ajouté d'autres, que je n'avais pas donnés, même partiellement, dans *Action*

poétique, et qui sont ceux auxquels je tenais et je tiens le plus. Tous, il va de soi, ont été alors réécrits (1).

QUANT À : cette vérité toute allusive, oui, la voilà donc, elle et son chantier, tâche essentiellement ainsi consacrée à ce qui est jeu originel, processus créateur, mode constitutif, « rhétorique profonde ». Au demeurant rien n'a changé, en moi la même incertitude et son contraire, et la même absolue. Être enfin entendu ? Qui ne le sait, sur l'horizon du siècle et de tous ses grands lieux communs, quoi de plus fondamentalement, de plus dérisoirement en souffrance, en offrande, à merci, qu'une voix, quelle qu'elle soit, qui n'est pas commune ?

1 - Exception, QUANT À L'IMAGINAIRE est le seul QUANT À originellement postérieur à H. B.

Une chose encore : il y a certaines fois reprise et répétition, ceci du fait que ces QUANT À sont non pas un texte un, mais un recueil de textes différents.

Bibliographie de Maurice Regnaut

(1928-2006)

www.maurice-regnaut.com

(Les textes suivis d'un astérisque sont disponibles intégralement ou en extraits sur le site .)

POÉSIE

Publications

Légende, in *La Nouvelle critique*, mai 1968

66-67, éditions P.J. Oswald, 1970

Ternaires, éditions P.J. Oswald, 1971, *Sept ternaires*, AEncrages & Co, 1988, et inédit 2005 *

Intermonde, éditions P.J. Oswald, 1974

Recuam, éditions Ipomée, 1985 *

LBLBL, éditions Dumerchez, 2001 *

Charade événementaire, éditions Dumerchez, 2004 *

Nous, éditions Dumerchez, 2006

Inédits

Écoute, 1989

Autogrammes, 2003

Prétextes

76

Le silence du soleil

Bamba, 1994

Aternel, 2003

Toi

THÉÂTRE

Publications

La nouvelle constitution, in *Théâtre de société*, Éditeurs français réunis, 1958

Pacifique Chili, éditions P.J. Oswald, 1974

Flaminal Valaire, éditions J.-C. Lattès, 1980

Inédits

X

Doyen pour doyenne

Ballade du roi qui fut trahi

Cinq fois deux *

Musique à mort, 1982 *

Vindex, 1973

Merde et Sang, 1989 *

Mourir Marelle, 1999

Réalisations théâtrales

Pacifique Chili, mise en scène de P.-E. Heymann, Amiens (1974)

Flaminal Valaire, lu à France Culture (1980), mise en scène de Jacques Kraemer, festival d'Avignon in (1980)

Musique à mort, lu au Centre de Villeneuve-d'Ascq (1983), et au Théâtre national de Strasbourg (1994)

Cinq fois deux, lu au TNS de Strasbourg (1985)

Merde et Sang, enregistré au festival d'Avignon (1983) et diffusé sur France Culture en septembre 1983

ROMAN / RÉCIT

Publications

La chambre à four, éditions du Seuil, 1958

Autojournal, éditions P.J. Oswald, 1970

Inédits

La mort de Tamaro, 1962
Ce merveilleux Clairval
Et tout à coup l'entendre dire, 1989
Erreur humaine, 1992 *
Bonne nuit soleil, 1996 *
Le dernier mot *
Suite nocturne
Enième nocturne
Milouatt et Pixelle, 2002
M (autobiographie), 2003-2006 *
Appassionata (correspondance), 1984-1987
A ma Poune (cartes postales légendées), 1990-1992 *

ESSAI

Publications

Sur, éditions P.J. Oswald, 1975 *

Inédits

Quant à, 1994-1997 *
HB (Hugo Baudelaire), 1970-1997 *
Sésame et caverne, 2000
Articles *

TRADUCTION

Brecht (éditions de l'Arche)

La mère
Grand-peur et misère du III^e Reich
Antigone
Lux in tenebris
Le débit de pain
Rien à tirer de rien
Histoires d'almanach
Histoires de monsieur Keuner
Poèmes (dans chacun des 9 tomes parus) *

Fassbinder (éditions de l'Arche)

Preparadise sorry now *

Rilke (éditions Gallimard-La Pléiade)

La princesse blanche
Le chant de l'amour et de la mort du cornette Christophe Rilke
Les Sonnets à Orphée *

Kosztolányi

Le traducteur cleptomane, éditions Alinéa, 1985, puis Viviane Hamy, 1994 *
Cinéma muet avec battements de cœur, éditions Souffles, 1988 puis Cambourakis, 2013 *
Alouette, éditions Viviane Hamy, 1991 *

Enzensberger

Mausolée (Prix Nelly Sachs de la traduction), éditions Alinéa 1988, puis Gallimard, 2007 *
H.M.Enzensberger, *Toutes peaux tous poils*

Giorgio Baffo, *Sonnets érotiques*, collection « Selon », Action poétique, 1983 *

Trois poètes hongrois, Kalnoky, Pilinszky, Weöres, collection « Selon », Action poétique, 1985 *

H. Günte Michelsen, *Quotidien*

Sarah Kirsch *

Tibor Zalan, Amy Karolyi, Dezso Tandori, Zsuzsa Takacs, Agnes Nemes Nagy, Sandor Csoori, György Raba, Miklos Veress



Avec Pierre-Étienne Heymann à Grenoble en décembre 1972 sur les répétitions de *Marat / Sade*.



En compagnie de Bernard Vargaftig à Heiligenstein (67) en 1985.



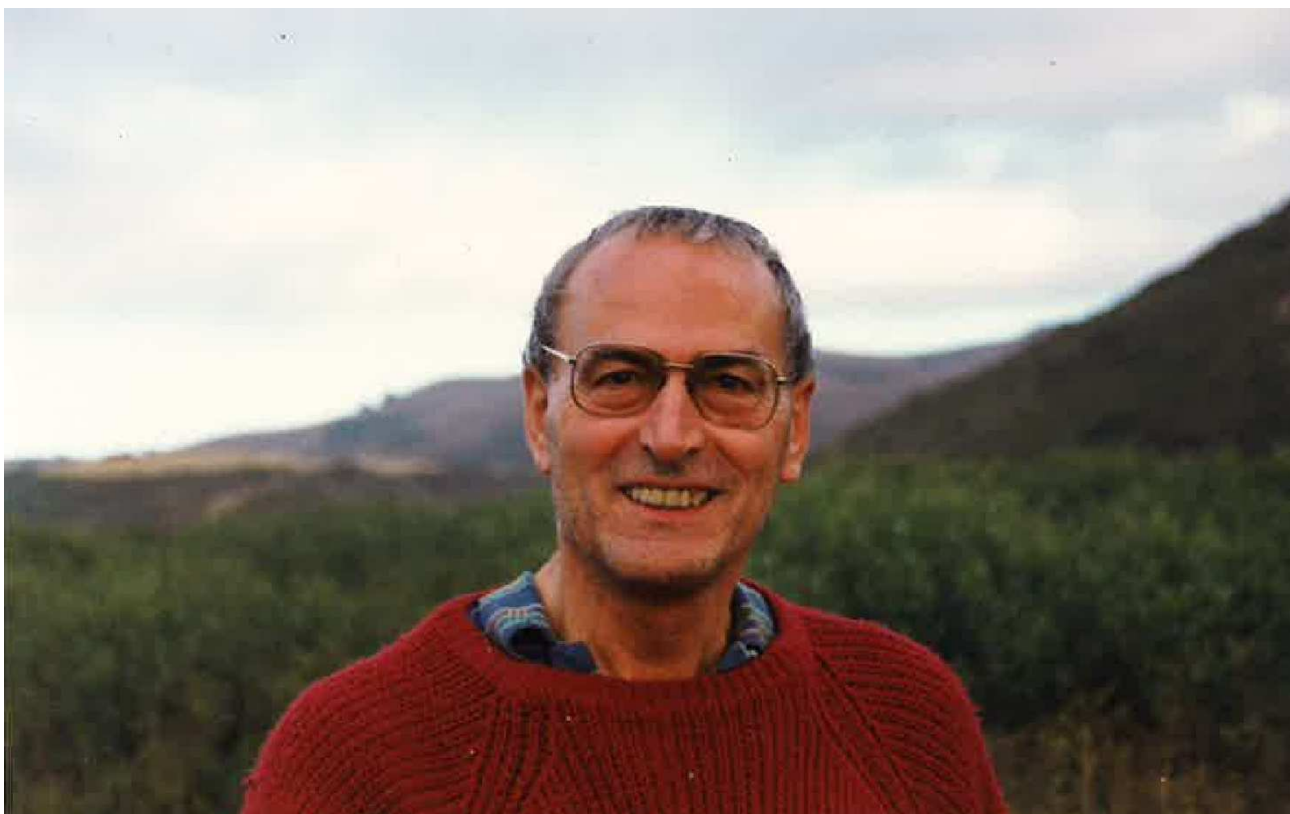
Avec Bernard Dort dans le jardin de sa maison à Heigenstein (67) en 1979.



Aux côtés de Lionel Ray.



Henri Cueco, Fabienne Regnaud et Maurice (années 2000)



« Est-il donc impossible, Ern, d'être vrai ? D'être ouvert à soi-même ainsi qu'à tous, d'être une parole qui se fie et se rit et qui ne dit jamais que le mal d'être séparé, le bien ensemble ? »¹



Ce dossier a été préparé en collaboration avec Gérard Noiret et Caroline Regnaut. Je les remercie chaleureusement pour leur contribution. Les éditeurs qui le souhaitent peuvent s'adresser à Caroline Regnaut via la revue ou directement par le contact du site www.maurice-regnaut.com.

¹Extrait Lettre III (Pour Arthur Adamov) dans *LBLBL*.

Cahier de création

FABRICE FARRE

Au sens littéral

Bac

Le bac nous transportait jusqu'à l'autre rive.

L'impatience agitait le petit drapeau au bout du mât.

Je rencontrerais des visages et les autres

qui se prêtent à ceux que nous aurions. Tout droit vers la nouvelle terre,
quelle langue parlerions-nous.

Au bout, l'écume était vague, rompant sa chaîne
depuis le pays que nous aimions. L'hésitation,
passagère inattendue, mit à mal la traversée.

Place

Celui qui nous regarde
n'est pas de chair.

Il pourrait être un arbre
ou un silence derrière le carreau.

Il a un œil qui nous déshabille
et lit derrière nos pensées.

Le visage nous confond
au point que nous en perdons le nôtre.

Nous donnons un nom
à cette présence pour esquiver le vide.

Béant

L'habitude prend volontiers
le même bruit sous le pas.

Le sol craque à cet endroit précis
à chaque fois, comme si le corps
y avait un poids supplémentaire.

La lumière de la cuisine
semble replier ses ailes. Autour,
la pénombre est un halo qui renonce.

Sur cette table devant ta bouche
le dernier mot faisait une entaille
que le silence comble encore

Allongés

Je m'enfonce dans l'herbe,
la terre est plus haute que moi.
J'entends battre le cœur régulier
d'une cavalerie de joie. Je touche
aux racines sous nos corps passagers.
L'ombre est mouillée tout autour de toi,
l'herbe l'absorbe.
Es-tu à l'abandon dans le galop sourd
prêté à la mort. Avec le plus beau sourire
tu flottes dans le ciel, les nuages s'approchent,
comme eux j'ai une pensée aussi vagabonde du corps délesté.

Marly

Regarde par la fenêtre. La pierre angulaire
maintient le mur haut de la cour, les arbres
ont touché au chagrin de la pluie, la route
s'assombrit de regarder derrière elle la lumière
qui a porté ton regard. Le jour est à chaque fois
du même nom dans le rythme du sept mais
jamais semblable et même ta silhouette statuaire
prend un profil volé au hasard – Diane change de place.

Mur

J'ai demandé quelle heure est-il.

Derrière le mur, tu n'as rien dit.

Ton souffle régulier, je ne l'ai plus entendu.

Une voix lointaine a répondu, mais je n'ai rien compris.

J'ai posé à nouveau la question puis me suis endormi.

Rien ne finit quand il a commencé, sinon la fin serait venue rôder.

Je veux une réponse au moins pour m'éveiller au beau milieu.

Plus près de toi lorsque tu te mêles aux autres en fête.

Ils balancent leurs épaules pour aller, un jour d'affluence.

PATRICK LE DIVENAH

BLOCS
(Extraits inédits)

4-4 barge

barge mâle à queue noire il avait revêtu son plumage nuptial
avait
strié de brun le faite roussâtre de son crâne
s'était
fait les sourcils et le dessous de l'œil en blanc
s'était
lustré depuis les joues jusques au ventre d'une teinte rouille clair
bien dorée
avait
strié sa poitrine
avait
orné ses flancs d'écailles brunes
et une raie brune aussi lui prolongeait l'œil jusqu'au bec
son dos et ses scapulaires d'un brun brillant offraient
contraste avec le blanc du ventre et des sous-caudales
et
devant l'assistance de barges
à la question solennelle Voulez-vous prendre pour épouse...
il répondit de son plus beau : ouiké ouiké ouiké !

aucun domaine n'étant exclu de l'amour ne peut-on aussi tomber amoureux d'une lettre oui d'une simple lettre pour la coucher sur le papier ce n'est pas une mince affaire ce n'est pas rien c'est une chose à prendre au sérieux une entreprise risquée une expédition à préparer soigneusement il ne suffit pas de posséder une bonne plume il faut aussi savoir la manier il faut aussi peut-être irais-je jusqu'à surtout vous me direz si j'ai tort être persuadé de la nécessité du projet il faut y croire il faut y mettre de l'âme et pas seulement une maîtrise digitale enrôlant le pouce et l'index en première ligne avec le majeur en réserve il faut peut-être même aller jusqu'à vous me direz si j'exagère parler d'amour il me faut avant tout l'aimer oui il me la faut aimer cette lettre z

et

comme dans toute histoire d'amour il me faut la connaître et la connaître du dehors avant de la connaître du dedans – plus difficile le dedans – comme dans toute relation amoureuse le premier contact est physique on ne peut nier le rôle de la séduction mais si la séduction corporelle ne joue pas l'intérêt peut venir de la seule séduction morale

si

les formes de la lettre z ne m'émeuvent pas si m'indiffère sa musique zinzinulante je peux être néanmoins saisi par sa présence par la place et le rôle qu'elle occupe à côté des autres lettres même s'il s'agit de la dernière si peu souvent rencontrée – pauvre oubliée de la dernière heure (*principes postremi*) traitée comme une inconnue tout comme ses antécédentes x et y mais l'imagination n'est-elle pas titillée par tes formes ô lettre z l'imagination n'est-elle pas stimulée par tes courbes qui intriguent qui déroutent par ton côté ornithologique tendance échassier peut-être marabout avec un zeste de cigogne et aussi par ton discret cousinage avec le chiffre 3 dont le nombre est fondamental perfection de l'unité divine structure essentielle de toute fonction symbole d'équilibre (*omne trium perfectum*)

et que peuvent les autres lettres face à toi lettre z

qui commences la zizanie en redoublant d'efforts

qui introduis le zob la zigounette le zizi

qui déclenches le zona

fais poindre le zéphyr

entames le zinc

amorces le zigzag

fais émerger le zénith

toi qui inaugures le zoo

toi qui fais naître le zèbre et le zébu

toi qui engages le zouave le zombie le zazou

qui lances le zapping

ouvres le zoom

provoques le zèle

toi qui débutes le zest

toi qui fermes le gaz

achèves doublement le jazz et

termine humblement le nez (lui sacrifiant ta dentalisation sonore)

si je t'aime lettre z ou si je me sens capable de t'aimer car le profond amour est souvent question de patience – vous me direz si je me trompe – alors oui alors je vais pouvoir t'écrire te tracer sur la page t'incruster dans les fibres du vélin car de toutes les lettres tu n'es pas la plus aisée et c'est pourquoi tu requiers tant d'amour et c'est pourquoi les vingt-cinq premières lettres une à une énumérées pour mener jusqu'à toi s'appliquent à t'apporter les meilleures de leurs aides

et maintenant pour t'écrire

ô belle z qui m'obsèdes me possèdes

il faut que ma main tout d'abord prenne un peu d'élan pour qu'avant de cabrioler elle se maintienne en funambule un instant avant de culbuter d'un brusque biais jusqu'à la pirouette médiane où telle une trapéziste la plume se propulse en sens inverse jusqu'à la volte celle qui mène au plongeon final pour la précipiter vers le sol à la dernière seconde évité grâce à cette large voltige ouverte vers l'avenir qu'à droite lui ouvre l'espace en appétence d'une autre lettre

ou livrée au vide

Patrick Le Divenah

4 - 6 Les yeux d'Hortense

j'aime tes yeux Hortense
tout est dit l'amour est là
simple sobre profond d'innocence
authentiquement vrai
Hortense j'aime tes yeux
l'amour est encore là
un tout petit peu plus distant
un soupçon de pudeur respectueuse
j'aime Hortense tes yeux
oui ça peut passer mais
tout de même c'est franchement littéraire distant
un tantinet ampoulé même
mais l'amour n'est-il pas là
nous ne pouvons nous prononcer
l'amour peut être là
l'amour peut toujours être là
tes yeux Hortense je les aime
eh oui il faut le pronom de rappel
celui qui renvoie au référent
mais c'est très déférent
révérencieux
l'amour y est-il moins là
nous ne pouvons nous prononcer
l'amour peut toujours être là
l'amour toujours l'amour toujours
toujours l'amour
elle pourrait s'appeler autrement qu'Hortense
mais là elle s'appelle Hortense
c'est son droit
c'est pourquoi il lui dit
j'aime tes yeux Hortense
simplement
et non pas tes yeux sont des fleurs des papillons des cerises des guitares

et non pas tes yeux sont aspera hirta involucrata ou macrophylla
et non pas tes yeux sont un ouragan
et non plus sont un cyclone
et non plus sont d'une duchesse sont d'une reine
j'aime tes yeux Hortense
tout est dit l'amour est là

Le poème intitulé *Barge* entre dans la composition du recueil *Algues, barges & autres bestioles* qui paraît aux éditions p. i. sage intérieur au printemps 2015.

Patrick Le Divenah

GHISLAINE RÉGENT

étrange vigueur

*que n'asservit jamais
la quotidienne pesanteur*

*qui sembles dénier ma peur
de tout perdre en me détachant
de m'aventurer seule
face à l'insondable*

*et qui du plus profond
obstinément
soutiens ma voix tremblante
comme une basse continue*

*je te donne pour nom
l'ardente soif de naître*

contente-toi
du presque rien
rassemble-toi
dans l'acte infime

aime le peu
qui te sauve
de l'asphyxie

il ouvre une brèche
si petite soit-elle
dans l'étouffante muraille

réjouis-toi
du filet de vie
qui lentement
s'en écoule

alors même
que tu évalues
tes années écoulées

juges sévèrement
ce qui manque à ta vie
pour qu'elle te semble digne

tu ignores
quels fruits
se sont nourris
en ton désert

quels liens
tissés dans l'invisible
sont nés
de ta pauvreté

soif de retrait
réticence
à me soumettre
au regard d'autrui
à subir les ravages
des jugements hâtifs
des commentaires bavards

seul m'importe
le chemin invisible
ce va-et-vient
de la pensée informulée

dans l'ombre
il renoue le fil
si souvent brisé
qui me relie
à la présence

plus rien désormais
ne t'oblige
à rendre compte
à justifier
tes choix

ce qui te justifie
et te rend à toi-même
était caché
depuis toujours
au plus profond

l'ayant enfin trouvé
tu n'as plus à craindre
d'être exclue isolée

ta solitude
est habitée

ANTONELLA FIORI

Parking

Dans la saleté poussiéreuse du parking, les rats s'activent entre les poubelles et les canettes de bière. Des sacs plastiques s'entassent sous les cafards. Le vent fait voler des bouts de cellophane. Il fait plus de vingt degrés. Des voitures se garent, d'autres partent. Une femme tout en cul et en seins, court en agitant les mains. Elle repousse ses cheveux en arrière. Son visage est rouge. Elle monte dans une voiture. Elle sort du parking en marche arrière jusqu'au coin de la rue. Puis, elle se remet en marche avant. L'autoroute est juste à côté. Accès à la bretelle.

Arrêt de bus

Manteau rouge. Bottes noires à talons. Une femme vient de perdre son sac. Plus d'argent. Même plus de quoi téléphoner. Elle dit qu'on dirait que le bus ne passera jamais. Qu'il aurait dû passer il y a dix minutes. Le bus n'a pas l'air d'arriver.

Des montagnes russes de poubelles jonchent les trottoirs. Elles explosent en décomposition de taches grises et brunes. La nuit, une horde de rats se gave de cette poisse famélique jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Au loin, sur la mer, des bateaux sont rassemblés comme des papillons qui butinent. Presque les uns contre les autres. Ouverts à tous les vents.

Passerelle

Elle marche d'un pas désinvolte en occupant la moitié du trottoir à elle toute seule. Comme la plupart des géantes, elle a plus l'habitude d'être regardée que de regarder elle-même. À ses cheveux, on voit qu'elle sort du lit. Elle prend une cigarette dans un paquet et l'allume avec son briquet. Elle souffle lentement par la bouche la fumée qui s'exhale en un mince filet sinueux. Un homme ne la quitte pas des yeux. Il reste tout droit à regarder dans sa direction. Puis, il emprunte la passerelle qui descend vers la rue.

Boulevard

Le vent venu d'autres endroits du monde souffle dans les rues, sans respect, ni égard pour la ville qui a été construite sur son trajet. Il s'infiltré dans la moindre fente, le moindre trou. Un mélange de rythmes s'échappe dans l'atmosphère, accompagné de poussières qui irritent les yeux. Des exclamations et des bribes de dialogues voltigent dans les rues. Des gestes banals prennent des reflets de grandeur.

Assis par terre, un petit garçon, l'air absorbé dans ses pensées, fouille dans ses poches. Posée devant lui, une casquette avec quelques pièces de monnaie, n'attire pas la moindre attention des passants, qui entrent, qui sortent, qui se bousculent.

Voie rapide

Un homme pousse un serpent de chariots vers les portes automatiques du supermarché. Il peine de tout son corps filiforme sur le convoi tandis qu'il passe lentement devant les devantures des autres commerces.

Appuyé de toute sa longueur contre les poubelles, un matelas se dresse, percé d'un trou par lequel passe le jour. On dirait qu'une bombe est tombée en plein dessus.

Au loin, le grondement étouffé de la voie rapide, une succession de lacets d'où l'on domine la ville dans toutes les directions, avec des entrepôts qui défilent et de tristes lotisse-

DANIEL BIRNBAUM

Promenade

Vivre sans attendre
le souffle toujours court
après tant de luttres incertaines
qui gagnera
de la ville
ou de l'océan ?

Là où tout est si calme
combien d'animaux
guettent-ils leur proie ?

Combien de vies posées
sur le grand arbre mort ?

Pour le temps
le nuage n'est rien
nous ne sommes même pas des nuages
quel genre de pluie dispersons-nous ?

Que fait le hasard
avec les brins d'herbe ?
Choisit-il les pas ?

Le mur

Un peu de jasmin
grimpe sur le mur
aux pierres maladroites

le jasmin peine
à conquérir le mur
malgré la senteur
de ses fleurs divines

car les pierres
aux formes différentes
jamais ne se battent.

Daniel Birnbaum

Au bord de l'eau

Le pont relie
le banc repose
je ne fais que passer

Deux rives se sont touchées
pour donner une source

L'eau de la rivière sans cesse
en mouvement
coule sur la pierre immobile
mais qui est la plus immortelle ?

La brume qui descend
n'affecte pas la libellule

Un vague clapotis
à défaut de vraies vagues

Mais la rivière déborde
pour faire de temps en temps
comme si elle aussi
avait une marée

Le grand saule sait bien
comme il faut de courant
pour emporter ses larmes

L'arbre se penche
la pluie se noie
je ne fais que passer.

Daniel Birnbaum

J'ai vu

J'ai vu

les grands arbres penchés
sur la route déserte
la maison délabrée
à peine recouverte
et le tracteur rouillé
perdu dans l'herbe verte
Je l'ai vu allongé
abattu et inerte
pour mieux se mélanger
aux choses délaissées
qui elles vont à leur perte
sans peine et sans regrets.

Daniel Birnbaum

JEAN-CLAUDE GOIRI

Autres Puits

(extraits)

1

l'ample langue
lave avale-poussière
s'étend vers l'un l'autre étant
comme ce soi ductile
rejoint l'autre l'un
ramasse-frère-lave.

2

entre oreilles et cuisses rien
juste laper salé
nez enfoui lèvres sur lèvres
plafond sol disparus
ancrer le corps
sur le tendre
juste
atteindre l'autre en soi.

3

ça parle
quand ça peut ça gicle
c'est dans les yeux que ça perce
l'écrit l'écran le creux
ça rentre fort quand ça forge
là où ça voit se forme
poésie.

4

sa peau qui pend n'est plus
que feuilles d'âges sans plan
détendue ramassée pourtant
tout autour de ce qui parlait tant
rivières grasses des temps pendus
aux orbites broutées d'abus
qui n'ont plus que sang de plomb
pour avancer vers avant
mère.

5

marcher jusqu'au bout du crâne
tout en lèvres
jamais rien jamais tout
sonner juste juste pour sonner
à cloche-langue sans peine
sur un pied
juste rester debout.

6

ennui aux larges oreilles
moindre bruit perçu prend
comme fanfare déroulée au printemps
l'écho d'une foire aux enfants
suspendus aux lèvres du monde.

MURIELLE COMPÈRE-DEMARCY

Je suis dans mon corps / la chair
du langage / Prendre
de plein pied la pesanteur
le souffle des braises / en plein cœur

Le Printemps zèbre
un trauma du ciel
dans le sein enragé de l'orage

Les réseaux sociaux poudroient
sur leur écran plasma
des nuées d'adrénaline

Baudroie & baudruche
font la part / pleine /
du vide

Je suis dans mon corps / la plaine
peuplée du langage
La baudroie crève /
Encre de mots majeurs
rêv-alistes
La baudruche
du Vide

Encore un autre matin
s'éveille
Accroche
follement au duvet des brindilles
du sommeil /
Les premières notes de soleil

D'avoir tiré à soi la couette
des nuages
pour en border le ciel de ton lit
Approfondit /
la bande transcendante
de l'horizon

Dehors il fait pur
-Comme la nuit tombe
droite au sol- sa fraîcheur /
couvre la terre endormie

Printemps de Picardie

Déjà la linotte s'inspire
du rouge
des fruits d'amour
à venir /
Point d'orgue des trilles
d'un autre réveil

Sur les assises du ciel
une parodie du merle
mime
les premières notes printanières

Printemps de Picardie

J'ouvre sur le matin un ciel épuré
aux fils dénudés éventrés de lumière
Des fragments d'aube
attisant les frontières

Entre l'aile et l'oiseau
un cri
corrige
le copié-collé du vertige
l'espace d'une raideur

Corrige
la fin d'un règne /
migrateur

Changer la pierre
des fusils
prédateurs /
Faire d'une mire
le miroir
aux alouettes

J'ouvre le matin sur un ciel évidé
aux fils dénudés dégainés de lumières
Des bris de crépuscule
fragilisent
les frontières

Amortir les erreurs /
Biffer les *Erratum*
Cautériser au chloroforme
les hématomes /
pour en sortir
s'en sortir

au départ de rien

BENOIT JEANTET

1

Ta voix
me réveille
toujours
je serai
celui
qui
attend
toujours
je serai
cet homme
de courte
haleine
cet homme
tourmenté
comme le cri
des corneilles
qui peuplent
ce pays
de vent
et de sable
ce pays
où les rêves
sont mités
où les mots
raccourcissent.

2

Ton rire
boîte
un peu bas
le souvenir
maigre
de ta
chevelure
trébuche
contre
mes yeux.

3

Et maintenant
n'écrire
que ce qui
concerne
la vie
et ce qui
vient
parfois
se cogner
tout contre
puisque
vivre
alors c'est
quand
ça cogne.

4

La boue
ne salit
que
les phrases
trop
compliquées
pour
retomber
sur
leurs pattes.

PATRICK BEAUCAMPS

Lieu-dit

Nous habitons un cul-de-sac,
au fin fond d'un lieu-dit.
Cachée de tout, notre maison
était bordée de vastes champs
que chaque saison transformait
en d'extraordinaires terrains de jeux.

Il m'arrivait d'arpenter les congères et les plaques
de verglas tel un explorateur,
ou de disperser mes peines dans les sombres sillons
creusés par les pluies.

Les nuits d'été, le cortège des moissonneuses
me tenait éveillé. De ma mansarde je pouvais voir
les phares qui balayaient l'horizon et les saisonniers
qui s'affairaient en chantant autour des remorques.

Plus de trente années ont passé depuis.
Assis à mon bureau, je réalise soudain
que plus jamais je ne verrai ce spectacle
ni ne traînerai dans ces champs. C'est à peine
si j'arrive à la revoir, ma mère, regardant
en plissant des yeux par la fenêtre ouverte
de la cuisine, me criant : À table.

Vers le printemps

Nous avançons au pas d'homme
regardant la pointe de nos pieds.
Des visages rasés de près ou ridés.
Chacun portant sa carte bleue ou verte
et son étiquette au regard des passants.
Des anonymes de la restructuration,
de la faillite ou tout simplement
du manque de qualification.
Pas de boulot hier, ni aujourd'hui.
Demain peut-être.

Qui sait ?

Nous avançons vers le printemps.
Vers les cerisiers du Japon en fleurs,
les barbecues entre amis, les départs
en vacances. La Dolce Vita.

Pour les autres.

Patrick Beaucamps

Le bain

C'est à ce moment-là
que le week-end débutait.
Encrassé de graisse et d'encre,
mon père rentrait du boulot.
Dans sa mallette,
les chutes d'une bande-dessinée.
Mal reliées ou mal rognées,
les patrons acceptaient
que les ouvriers les emportent.
Je les lisais sur les toilettes pendant
que mon paternel prenait son bain.
L'émail crasseux.
L'eau noirâtre.
Mon père se frictionnant
malgré ses courbatures.
Je me souviens de ça !
Un petit bout de mémoire
qui resurgit
et s'écoule par le siphon.

Kain

Les samedis, la parenthèse s'ouvrait
dans la berline de mon grand-père.

Balluchon dans le coffre,
je quittais ma campagne
le temps d'un week-end.

Secoué par ses routes pavées, mon grand-père
annonçait chaque semaine : « Nous voilà à Kain »

Ses armoires pleines de biscuits.
et ses hot-dogs du souper.
Son jardin aux mille cachettes
et ses longues balades à vélo.
Ses bains du dimanche matin
et sa formidable télé couleur.

Aujourd'hui, c'est moi qui conduis
et me retrouve à nouveau secoué
par cette route cabossée.
Au bout, il y a le cimetière où repose
l'écho de mes souvenirs.

Tout disparaît,
sauf Kain.

Nous dégustons une tasse de thé.
Sur la table basse, les enfants ont laissé
traîner leur collection de cartes.
Je fixe un coin de la pièce.
Durant un instant j'ai de nouveau 7 ans,
immobile dans une cour d'école.
Les autres élèves font des échanges.
Jalousie et moi les observons.
Nous n'avons pas les moyens pour ça
à la maison.
Le mercredi, ma mère et moi partons
faire quelques achats.
Je vois les pochettes tant convoitées.
Nous entamons les négociations
et je finis par obtenir gain de cause.
Plaisir éphémère. Le retour
est un chemin de croix.
À cause de mon caprice,
mon père devra se contenter
d'un plus mince morceau de viande.
Je dépose ma tasse sur la table.
Par la fenêtre, nous contemplons
ton saule pleureur. Discrètes,
de jeunes pousses apparaissent.
D'autres feuilles tomberont.

AZIZ ZAÂMOUNE

Vrac

Il pente
Raide

Il sablier
Il mur
Aux brèches

Midi
Le mur
Donner sur l'au-delà

Midi
Le mur
Suspendre l'au-delà

Midi
Le mur
Enjambrer l'au-delà.

Reliefs

L'été
Vu d'ici
À brûle-pourpoint

Or
À brûle-pourpoint
Il y a l'azur
L'azur cigale
La mer les vents alizés
La grande ourse -et la petite
Tout aussi vorace que grise -
Il y a l'à-plat
Décrété trois en un :
Ne rien dire
À table
La bouche pleine

Décrété
L'à-plat

Bleu mérinide

L'ocre
À tout point de vue
Tant la mer est belle :
Envahissante
Tremblée
Jalouse

Une terrasse d'injures
À l'adresse du temps.

LAURENT BOUISSET

Veracruz

La splendeur nous dérange un peu
D'un grand nuage d'oiseaux
Après les cellules de torture
De San Juan Ulula
Et le poids des cargos
Emportant tout là-bas
Ce que la sueur mexicaine
A produit bon marché

On avance résolu à tout cracher
Puis vient de l'or

Et l'ordure étirée qui niait tout
Se nie déjà

Dans le parfum rêvé d'un
Filete de pescado chanté
À la façon de Veracruz

Qu'on ne va quand même pas
Manquer de déguster
Con frijoles y cebolla

Faisant comme si
Là est la chose...
La spirale alentour de
Vendeurs ambulants désespérés

Qui depuis le matin
Nous traquent et cernent
Accablent
Et même... accusent !

Allez ! malgré tout n'empêchait
De dérober

Un semblant d'espoir
A la bouffe

Atitlan en suspension

J'ai vu à Santiago de Atitlan
Un jeune homme de quinze ans
Perdre face et sa dignité
Pour m'escroquer trente quetzales
C'est-a-dire trois euros à peine...

Et après ça...

Deux petits vieux costaricains
Le ventre vide et les yeux doux
Me faire pleurer pour pas guère plus que
Cinquante centavos... c'est-à-dire le niveau
Même pas... des cuivrées sans éclat
Qu'on oublie dans les mouchoirs sales
En France chez moi...

Et après ça...

J'ai pu goûter le plus beau lac du monde
Dans la splendeur de ses eaux
Paraît-il contaminées...

J'ai pu me laisser modeler longtemps
Par l'accalmie des quelques volcans
Accoudés autour... mais

De retour du songe...

Ai dû me demander quel poids
Conservait ce festin des yeux

Aux yeux de ceux qui
Dans les rues
Persistent encore...

Persistent encore deux jours...
Deux nuits...
Deux vies... à

Pas guère plus léger... disons... qu'à
Ramper pour survivre...

Les poèmes sont extraits de « Et rudoyer cet état-là des choses » (Mexique – Guatemala – automne 2013)

Laurent Bouisset

GÉRARD LEYZIEUX

Seul œil t'y voir
Jaune ennui – ton bleu
Fixe l'agilité ancillaire
Veillée de la couleur
Où ses cris affleurent le soir
Seul œil – tiroir – temps
Spectre au flux de la mémoire
S'y plaire au reflet d'hiver

Au jaune du lieu
Me prendre au mieux
Il n'y a que moi ici
Aujourd'hui
M'y voir
A l'envie qui surgit
Je t'arrondis carré
Pour la forme
Sur le soupir né de l'espoir
Je passe au bleu
Et je m'envole
Mais
Jeu m'abyme

Allée folle, y être
Sens unique, une histoire de retour
Par-delà les limites du moment, toi
Sonorité des sols et des si dans les corps humains
Siffle, siffle lentement le souffle de vie
Brûlure au calendrier, au temps, jours
Ça va ça vient entre advenir et avoir été

NICOLAS AURY

À mon ami d'Al Amari

J'ai vu tes oliviers asséchés par la souffrance qui pompe l'eau de ton corps
Je t'ai vu fier et digne m'expliquer que la voie actuelle est sans issue
N'en veut pas à ceux qui courbent l'échine pour que la charge soit moins lourde
Mais il est vrai qu'ici les roseaux ne poussent pas

J'ai vu tes oliviers coupés à la base
Pour les punir de ton existence
Et t'enlever l'espoir qui naît en son rameau
J'ai vu ce Mur qui voudrait t'asphyxier
Comme si un Mur pouvait t'empêcher de respirer, de voir, d'aimer
Et plus je te vois
Plus ils coupent les oliviers
Plus ils mangent tes olives
Plus ils te jettent les noyaux

Et plus je te vois
Plus je te vois sucer les noyaux avec un grand sourire
Plus je te vois offrir ce sourire à l'humanité
Plus je te vois planter les noyaux partout où ils ne poussaient pas avant
Dans le ciment effrité des camps de réfugiés
Dans les ferrailles et les citernes qui pointent sur le toit de la Palestine amputée
Dans la clé rouillée d'une maison expulsée
Dans les poignées de main, les embrassades
Dans la tête des amis qui te rendent visite

Et bientôt les racines prendront à nouveau
Partout
De la Méditerranéenne à la Mer Morte
De Gaza à Jérusalem
De Stains à Al Amari
Jusqu'au Mur qui finira par tomber

Car contrairement aux Oliviers Contrairement à toi qui peuple les Oliviers
Le Mur n'a pas de racine
Il n'a pas d'humanité
Il n'est fait que du ciment de la haine et du béton de la négation

En te voyant
Je me rappelle que le temps à la différence du climat est toujours en faveur des Oliviers
À condition de les arroser
Avec autre chose que tes larmes
Avec autre chose que les flots de la pluie d'hiver qui tétanise les rameaux

Quand vient la neige
Je me rappelle que les Murs ne poussent pas grâce à l'air
Je me rappelle qu'ils ne peuvent pas bourgeonner ni se reproduire
Je me rappelle qu'ils portent en eux le deuil de ceux qui les font pousser.

Je me rappelle que ta soif de vivre fera pousser des arbres à l'intérieur des âmes enfermées
Je me rappelle que ta soif de vivre abreuvera les oliviers
Et renforcera la chair de son fruit

Al Amari, Palestine,
État de mon Humanité
Le 29 février 2012

Nicolas Aury

ANNA MARIA CELLI

J'ai connu les bourgeons
Les boutons de fièvre
Tes papilles béantes
A fleur d'écorce
La fulgurante douceur
En la paume utérine
Quand tu plongeais ta lame
Au fond de mon échine
La ruade du poulx
Contre mes tempes
Les sèves écarlates
L'ombre humide de l'aisselle
La veine qui éclate
Et le coeur qui se serre
Au tremblement d'un pas
J'ai connu le printemps
L'automne est déjà là
La feuille déchue
Ouvre une cicatrice
La route du couteau
De l'amour à la mort
Des rouges du désir
Il reste les nervures
De celles de la tendresse
Quelques brisures de peau
Le merle peut se moquer
Autant que saule pleurer
Elle penche pour mourir
La branche sans été

Anna Maria Celli

Chaque fois
Que je récite ta mort
Ma voix
Se brise
Là
Où tu es tombé

Petite feuille

Je n'ai rien
Nulle clé du sol
La terre ne s'est pas ouverte
Quand j'y jetai par poignées sauvages
Des fleurs rouges
Je suis moi comme toi
Laisse le vent nous mêler
Nous confondre
Aux oiseaux
Je suis venue
Border ton corps
Le bercer
M'oublier
Dors-moi
Mon frère
Mon moi-même
Dors en moi

Ton ombre noircit le couloir
Dans le vase de porcelaine
L'eau gicle
Un baiser au bord de mes lèvres
La porte claque
Du mur
Ton portrait se décroche

Les auteurs présents dans ce numéro :

Claude ADELEN

Né en 1944 à Paris. A enseigné en région parisienne. Réside actuellement à Montpellier. Premiers poèmes publiés dans *Les Lettres françaises*, en 1969, à l'initiative d'Elsa Triolet. Membre du comité de rédaction de la revue *Action poétique* de 1971 à 2013, date à laquelle cette revue a cessé de paraître au 210^{ème} numéro, où il a publié régulièrement des chroniques de poésie depuis 1987 (rassemblées en 2004 dans *l'Emotion concrète*/ éditions Comp'Act.) En tant que critique de poésie, collaboration à *La Quinzaine littéraire*, la NRF, *Aujourd'hui poème* etc. Publications récentes (Poésie) : *Intempéries* (Ipomée 1989), *Le nom propre de l'amour* (Le cri et J. Darras 1994), *Aller où rien ne parle* (Farrago, coll. Biennale internationale des poètes (2001), *Soleil en mémoire* (Dumerchez 2002. Prix Apollinaire), *D'où pas même la voix* (Dumerchez 2006 Prix Louise Labé), *Légitime* (Auto-anthologie Flammarion 2010, Prix Théophraste Gautier de L'Académie française). *L'Homme qui marche* (Flammarion 2015).

Nicolas AURY

Âgé de 44 ans, Nicolas Aury est un acteur engagé dans l'action publique locale, intervenant plus particulièrement dans le champ de l'éducation. Il a déjà été publié dans les Revues « Commune » et « Zone Sensible ». Originaire de Picardie, il a travaillé 18 ans en Seine St-Denis où il continue de résider.

Patrick BEAUCAMPS

Né en 1976 à Tournai (Belgique), Patrick Beaucamps a grandi dans un milieu modeste et exercé plusieurs métiers : ouvrier imprimeur, magasinier, employé de vidéoclub, cheminot, bibliothécaire. En 2003, après plusieurs déménagements à travers le pays, il s'installe dans sa région natale et publie son premier ouvrage de poésie. Nouvelliste et poète, il est édité dans diverses revues littéraires (*Le Journal des poètes*, *Incertain Regard*, *17 Secondes*, *Lélixir*, *Traversées*, *Le Capital des Mots*). L'ensemble de son travail paraît aux éditions Chloé des Lys. (Nouvelles : *200 ASA*, 2005; *Brasero*, 2014. Poèmes : *Le Bruit du Silence*, 2003; *Tant d'eau sous le pont*, 2013; *Quand les vagues se retirent*, 2015).

Daniel BIRNBAUM

L'auteur vit en Provence. Il a publié des poèmes et des nouvelles dans plusieurs ouvrages collectifs et des revues. Il a également publié en 2014 deux romans (« Si Dieu me voit... », aux Éditions du Bord du Lot et « Le pays juste sous le ciel » aux Éditions SaFée), et en 2015 une nouvelle (« La poupée effacée », Éditions Jacques Flament) et un recueil de poèmes (Éditions Gros Textes/Polder)

Yves BOUDIER

Yves Boudier. Né en Normandie en 1951, vit et travaille à Paris. Actuellement président de la *Maison des écrivains et de la littérature* et administrateur de la *Biennale internationale des poètes*, il fut membre du comité de rédaction de la revue *Action poétique* où il rencontra Maurice Regnaut en 1972. Dernier livre publié : *La seule raison poème*, Le Temps des Cerises éditeurs, juin 2015.

Laurent BOUISSET

Laurent Bouisset est né à Lyon en 1981. Après avoir chanté et joué dans divers groupes de rock, il a décidé de se consacrer à l'écriture poétique et romanesque au début des années deux mille. Plusieurs de ses textes sont parus dans des revues comme Traction-brabant, Verso, Décharge... Co-fondateur, en compagnie du peintre guatémaltèque Erick González, du blog de création collective Fuego del fuego (www.fuegodelfuego.blogspot.com), il lit régulièrement ses textes sur les ondes de Radio Galère, à Marseille (dans l'émission « DATAPLEX, RESISTANCES MUSICALES »), et travaille à leur mise en musique en compagnie du musicien-photographe Fabien de Chavanes (<https://soundcloud.com/ecriture-pentue/>). *Enfin nu le silence*, son deuxième long poème (après *Java* dans Chaoïd n° 10) est paru dans l'anthologie Triages 2014 des éditions Tarabuste. *Vivre fort*, mini-anthologie de ses traductions de poèmes latino-américains, est à paraître aux Éditions du Port d'Attache en septembre 2015."

Anne Maria CELLI

Née au Maroc, à Jerada, Anne-Marie Celli est fille de pieds-noirs du côté maternel, corse par son père. La Corse du centre avec ses montagnes, ses torrents, ses forêts, constitue la source originelle de son univers poétique. Elle étudie la philosophie à l'Université de Bourgogne. Sans cesser de s'adonner à la poésie, et dans les premiers temps, inspirée par l'univers baudelairien, dont elle s'émancipera, elle enseigne la philosophie en Bourgogne, avant de déménager en région parisienne. Là, elle rejoint un public scolaire réputé difficile à Bobigny, qu'elle s'applique à faire aimer les textes poétiques, et dont elle tente de mobiliser la créativité dans des productions personnelles. Dans le même temps, elle écrit un recueil de poèmes, « Si Noire Rivière » édité en 2008 aux éditions Ménaïbuc.

Murielle COMPÈRE-DEMARCY

Murielle Compère-Demarcy a publié dans de nombreuses revues (Comme en poésie, Traction-Brabant, Mille et un poètes, rubrique "Trouvaille de Toile..." dans la revue Expression des Adex, Aéropage, Florilège, Libelle, Portique, Art & Poésie, Traversées, Le Moulin des Loups, Poésie/Première, La Passe, Nouveaux Délits... Ainsi que Décharge et Verso courant 2015.) Elle est également présente sur des sites dédiés à la littérature en générale et à la poésie en particulier à travers des chroniques, éditos, articles critiques/recensions sur sites en ligne, créations poétiques (La Cause Littéraire, Traversées, Recours au Poème, Les Tas de mots, Poèmes Épars, Ce qui reste, La Pierre et le Sel...) Elle est l'auteur de plusieurs recueils de poésie : Atout-Cœur (éd. Flammes Vives, 2009) ; L'Eau-Vive des falaises (Michel Cosem éd. Encres Vives, coll. Encres Blanches ; Avril 2014) ; Recueil de poésie dédié à Jacques Darras : Je marche--- poème marché/compté à lire à voix haute (Michel Cosem éd. Encres Vives, coll. Encres Blanches). Août 2014 ; Coupure d'électricité aux éditions du Port d'Attache / Jacques LUCCHESI (Marseille) / Février 2015 ; Recueil de nouvelles, La F—du Logis, septembre/octobre 2014. Trois recueils paraîtront au cours de l'année 2015 : Un cri dans le ciel, éd. De La Porte, Chiendents (Cahier d'art et de Littérature) aux éd. Du Petit Véhicule et Trash Fragilité (faux soleils & drones d'existence), éd. du Citron Gare, recueil de poésie en juin 2015. On peut découvrir son travail sur son Blog : <http://www.mcdem7.over-blog.com>.

Fabrice FARRE

Fabrice Farre est né en 1966. Ses derniers livres, de 2014 à 2015, sont : LE CHASSEUR IMMOBILE (Le Citron Gare), LA FIGURE DES CHOSES (Henry, coll. La main aux poètes) et TOUCHER TERRE (Pré carré). Un nouveau titre est prévu, à l'automne, aux éditions La Porte. Plus de quatre-vingts revues et sites littéraires ont reçu ses textes, en France et dans d'autres pays. On peut retrouver l'auteur dans l'anthologie de Jacques Basse, « Visages de

poésie » n° 6, chez Rafael de Surtis, ou celle de Jean Foucault, « Charlibre, le poème du jour d'après », chez Corps Puce. Son blog : Poésie contemporaine... peut-être (<http://biendesmotsencore.blogspot.fr/>).

Antonella FIORI

Lauréate du prix de poésie de la ville de Marseille en 1997, invitée comme poète aux Inédits du CIPM, en 1998, Antonella Fiori obtient une Bourse d'encouragement à l'écriture du CNL en 2002. En 2007 elle crée le site <http://plaques-sensibles.com>. Ses poèmes et ses nouvelles sont édités en revues : Incidences, Cahier du Refuge, La Cause des Causeuses, Noir et Blanc, Haïku sans frontière, Cohues, Le Cafard Hérétique, L'angoisse, la revue Squeeze, L'ampoule des éditions de l'Abat-Jour, 17secondes, Traction Brabant, Paysages écrits... Elle publie un recueil de poèmes intitulé [De Black] chez Asphodèle édition en 2013. Dès 1997, elle écrit [Brut de coffrage] une œuvre dramatique qui met en scène les témoignages d'habitants de l'Estaque engagés dans les luttes ouvrières et la Résistance. En 2010, elle ouvre le site <http://www.riotinto.fr> dédié à la mémoire des usines de l'Estaque-Riaux. Depuis 2012, elle réalise des créations sonores qui sont programmées par Radio Grenouille dans l'émission « Rumeurs, pépites et paillettes » de Marianne Crouzillac. Un de ses projets a été sélectionné pour la Carroussa Sonore de l'artiste Younes Bab-Ali en collaboration avec Anna Raimondo et présenté au Mucem en septembre 2014. <http://www.saout-radio.com/pdf/carroussasonore-MarseilleResonance.pdf>

Jean-Claude GOIRI

Jean-Claude Goiri est investi dans l'écriture depuis 2002. Après avoir créé la revue Matulu, il a animé des ateliers d'écriture, participé à de nombreuses revues (Décharge; Ficelle; Verso; Traction-Brabant; Tas de mots; Traversées; Écrits-vains...) et à des actions comme des performances, des chroniques radios ou des travaux avec des artistes... Il s'occupe actuellement, entre autres activités, de la revue FPM-Festival Permanent des Mots. blog personnel <http://commentcest.unblog.fr> / site de la revue <https://fepemo.wordpress.com/>

Pierre-Étienne HEYMANN

Comédien et metteur en scène. Il a dirigé l'Ecole du Théâtre National de Strasbourg, La Rose des Vents (scène nationale de Villeneuve d'Ascq), le Théâtre de la Planchette. Il a réalisé, avec le musicien Pablo Cueco, une édition audio de l'intégrale du *Gargantua* de Rabelais. Travail le plus récent : mise en scène de *Autos da Revolução*, sur des textes d'António Lobo Antunes, au Centre Dramatique d'Evora (Portugal) en mars 2014. Auteur de *Regards sur les mutations du Théâtre public, 1968-1998* (L'Harmattan, 2000), et de nombreux articles.

Benoit JEANTET

Benoit Jeantet est né le 15 Novembre 1970 et jusqu'ici tout va bien. Sa vie ressemble à une sorte de cirque invisible. C'est une petite chose fragile, sa vie. Loufoque, triste et sans prétention aussi. Et surtout, c'est sa vie...Voilà. On peut le lire, entre autres, ici. En revue : *Hors-sol*, *Le zaporogue*, *Terre à ciel*, *Traction Brabant*, *Dix-sept secondes*, *Brèves*, *Le capital des mots*, *Ce qui reste*, *L'Ampoule*, *Les tas de mots*. On peut lire maintenant *Nos guerres Indiennes* (Publie.net).

Jacques KRAEMER

Formé rue Blanche et au Conservatoire National à Paris, Jacques Kraemer, comédien, metteur en scène et auteur, fonde en 1963 le Théâtre Populaire de Lorraine. En 1982, il quitte le T.P.L. et fonde sa compagnie. Jusqu'à sa nomi-

nation en 1993, à la direction du Théâtre de Chartres, il met en scène et crée chaque année une nouvelle pièce alternant des œuvres dont il est l’auteur et des œuvres classiques ou contemporaines. À partir de 1993, les créations de la Compagnie coproduites par le Théâtre de Chartres se poursuivent, à Chartres, à Paris ou au Festival d’Avignon, en tournées. En 2005, il quitte la direction du Théâtre, mais la Compagnie reste implantée à Chartres où il ouvre le Studio des Epars et y poursuit son travail de création. Parallèlement, Jacques Kraemer a dirigé de nombreux ateliers de formation théâtrale. Il a enseigné à l’ENSATT, rue Blanche, à l’Université de Strasbourg, à l’Institut d’études théâtrales de Paris III. Il a récemment inauguré un Studio-Théâtre à Mainvilliers, banlieue populaire de l’agglomération chartraine. Il y a monté « Le Fantôme de Benjamin Fondane », qu’il présente à Paris au Théâtre de la Vieille Grille, après l’avoir joué à Nanterre (La Forge). Au cours de la Saison 14/15, outre la reprise du « Fondane », il reprend « Thomas B. » ainsi que « Kassandra Fukushima » en tournée. Il prépare la création de « **NADEJDA** » qu’il joue avec Aline Karnauch du 10 au 14 juin 2015 au Studio-Théâtre de Mainvilliers, puis du 17 au 20 juin au Théâtre de la Vieille Grille à Paris.

Alain LANCE

Alain Lance (1939). Enseignant, puis directeur d’instituts français en Allemagne et, jusqu’en 2004, de la Maison des écrivains. Une dizaine de livres de poésie (Prix Tristan Tzara 1996 pour *Distrain du désastre*, Ulysse fin de siècle, et Prix Apollinaire 2001 pour *Temps criblé*, Obsidiane/Le Temps qu’il fait). Traducteur, souvent en coopération avec Renate Lance-Otterbein, de Christa Wolf, Volker Braun et Ingo Schulze. Dernières parutions : *Divers avant l’hiver* (2011) et *Coupures de temps* (2015), tous deux aux éditions Tarabuste.

Patrick LE DIVENAH

Patrick Le Divenah est auteur et plasticien parisien, aussi amoureux des mots que des images, il assemble parfois les deux. Il publie poèmes et nouvelles dans les revues L’Intranquille, Verso, Moebius (Québec), Décharge, La Passe, Passage d’encre, N47, Rue Saint-Ambroise, Harfang, Soleil & Cendre, Traversées (Belgique), Xéro, et prochainement Diérèse. Et en ligne : Incertain regard, Sitaudis, Décharge, Soc & Foc, les Carnets d’Eucharis, le Capital des mots, Recours au poème (juin 2015) Il est publié chez plusieurs éditeurs : Henry : Écrits du Nord (collectif) ; Passage d’encre : Mémoire de l’Imaginaire, 2011 ; L’Échappée belle : Blasons du corps féminin, 2013 ; Gros Textes : Newton & Milo, 2014 ; p.I.sage intérieur : Algues, barges & autres bestioles (printemps 2015)

Charlotte LELONG

Née en 1985, diplômée des Beaux-arts de Rennes en 2010, j’ai surtout pratiqué le dessin figuratif, la photographie et le livre d’artiste. Je continue aujourd’hui à pratiquer essentiellement l’œuvre sur papier et évolue autour des thèmes de la fragilité humaine, de l’enfance et de ce qu’il y a au-delà des apparences... en demeurant toujours dans le registre de l’introspection. Dotée d’une forte sensibilité et d’une capacité à regarder ce qui m’entoure, je m’intéresse aux détails, révélateurs d’un certain état intérieur. Je tente de faire émerger ce que les gens cherchent à cacher, ces failles, qui sont pour moi la représentation même de l’être humain. Ce sont ces fragilités qui me sautent aux yeux et que j’essaie de transmettre dans mes dessins. Je cherche à révéler l’invisible car je suis en quête du vrai, même si cela n’est que ma propre vérité. Ma première exposition a eu lieu en 2010 à l’occasion du prix Paris jeune talent. Plus récemment, mon travail a été présenté à la Commanderie des Templiers à Élancourt en 2012, lors d’une résidence collective autour du dessin, puis au salon Art on Paper à Bruxelles en 2013 et enfin au Tsukuba museum en août 2014 à Tsukuba au Japon.» (<http://www.charlotte-lelong.com/>)

Gérard LEYZIEUX

Né en 1953 à Rochefort sur mer, Gérard Leyzieux écrit principalement de la poésie. Primé à plusieurs concours français et internationaux, il publie ses textes dans des revues papier en France ainsi qu'à l'étranger (Canada, Roumanie). Il publie ses mots modelés à l'émotion dans la mobilité du son également sous forme électronique dans les revues comme « Paysages écrits », « la revue des nouveaux délits » (Soliflore n°13) et contribue régulièrement aux sites www.le-capital-des-mots.fr et <http://www.refletsdutemps.fr>

Ghislaine RÉGENT

Ghislaine Régent, née en 1948, vit dans les Yvelines. En commençant un *Journal* en 1983, elle découvre le pouvoir de l'écriture dans le travail jamais achevé de la naissance à soi-même. Elle poursuit ce travail dans quelques textes demeurés inédits ou à diffusion limitée : *Un sourire sur l'abîme*, *La première personne*, *Le chemin d'indignation*, *Ta lumineuse absence*, et un recueil de poèmes, *L'ardente soif de naître*. Plusieurs participations à la revue de création littéraire *Lieux d'être*. Privilégie aujourd'hui une forme d'écriture épurée, en accord avec sa quête de simplicité et de profondeur. Écrire, pour ouvrir des passages entre l'agitation du monde et le silence intérieur...

François RICHARD

François Richard est né en 1976 en Seine St-Denis ; ses trois lectures initiatiques sont Maurice Regnaut, Medhi Belhaj Kacem et Valère Novarina vers 1995. Il a publié trois livres : *Vie sans mort* (éditions Voix, 2003 <http://www.voixeditions.com/?portfolio=francois-richard>), *Esteria* (éditions Le Grand Souffle, 2007 <http://legrandsouffle.com>) et *Loire sur Tours* (éditions Le Chasseur Abstrait, 2008 <http://www.lechasseurabstrait.com/revue/spip.php?article2044>). Il a également co-créé les éditions Caméras Animales. Son portail : <http://hefer.free.fr>.

François WITTERSHEIM

François Wittersheim. Education Nationale : directeur de la partie Primaire dans deux lycées français au Vanuatu et en Allemagne. Directeur d'un centre pédagogique du réseau Canopé à Troyes. Aujourd'hui chef d'établissement en Ouganda. Théâtre, parallèlement ou alternativement : travail de recherche avec Maurice Regnaut (DEA) sur la cruauté dans le théâtre de John Ford et avec Fabienne Regnaut au Festival d'Avignon, sous la direction d'Alain Crombecque. Pédagogue (cours d'histoire du théâtre au TNS, formation à l'Université Marc Bloch de Strasbourg et à l'Alliance française au Vanuatu) et metteur en scène/comédien (notamment au Théâtre Universitaire de Strasbourg, au TJP et avec sa propre compagnie.) Il est l'auteur de *Il est quelle heure, Maurice Regnaut ?* paru dans la revue *Limelight* N°49, Strasbourg, mai 1996 et de *Une approche du geste théâtral dans l'univers d'Ambrym (Vanuatu)* paru dans *Théâtre/Public* N°192, Montreuil, mars 2009.

Aziz ZAÂMOUNE

Aziz Zaâmoune est un poète marocain originaire de Meknès. Il vit et travaille à Rabat dans le journalisme. Ses textes et ses articles ont paru en revues et sur des sites littéraires d'internet. (Traction-Brabant ; Comme en Poésie ; Arpa ; Phoenix ; Terre à Ciel ; Sitaudis ; Lieux-dits ; Écrits-vains ; Francopolis ; Ce Qui Reste ; L'herbe Folle ; Mauvaise Graine...).

Claude Adelen, Arielle Alby, Jacques Allemand, Klod Amar, Dimitri T. Analis, Nicolas Aury, Rafael Ayala Pérez, Paul Badin, Jean-Pierre Bars, Nathalie Bassand, Pascal Batard, Patrick Beaucamps, Arnaud Beaujeu, Ursula Beck, Claude Ber, Françoise Biger, Daniel Birnbaum, Christine Bloyet, Yvon Bohers, Mickaël Bonneau, Yves Boudier, Laurent Bouisset, Sophie Brassart, Christophe Bregaint, Jacques Canut, Roger Carbonnier, Gérard Cartier, Karine Cathala, Anna Maria Celli, Emilien Chesnot, Fabien Claude-Marie, Chetrou De Carolis, Henri Chevignard, Murielle Compère-Demarcy, Claire Criton, Colette Daviles-Estinès, Frédéric Dechaux, Guillaume Decourt, Odile Desanti, Charles Dobzinski, François Dominique, Irène Duboeuf, Frédéric Eymeri, Fabrice Farre, Rémy Faye, Jacqueline Fhima Béhar, Antonella Fiori, Jacqueline Fischer, Michael Foldes, Evelyne Fort, Jean-Paul Gavard-Perret, Jean-Claude Goiri, Claire Gondor, Mahrk Gotié, Bernard M.-J. Grasset, Nicolas Grenier, Isabelle Grosse, Georges Guillain, Cécile Guivarch, Pierre-Étienne Heymann, Emmanuel Hiriart, Rodolphe Houillé, Annie Hupé, Nicolas Jaen, Philippe Jaffeux, Mireille Jaume, Benoit Jeantet, Jacques Kraemer, Mathias Lair, Alain Lance, Rodrigue Lavallé, Patrick Le Divenah, Olivier Le Lohé, Jean-Louis Lebreton, Daniel Leduc, Charlotte Lelong, Jean-Pierre Lemaire, Benoît Lepecq, Gérard Leyzieux, Yannis Livadas, Valérie Loiseau, Mirjana Marinšek Nikolić, Hervé Martin, Jean-François Mathé, Lise Mathieu, Iancu Medeea, Yann Miralles, Denis Moreau, Maurice Mourier, Taha Muhammad Ali, Roland Nadaus, Michele Ninassi, Florence Noel, Gérard Noiret, Alain Nouvel, Cécile Oumhani, Émeric Outreman, Lydia Padellec, Philippe Païni, Etienne Paulin, Gaël Pietquin, Thomas Pontillo, Bénédicte Radal, Maria Ralli-Hydraïou, Jacques Renaud-Dampel, Louis Raoul, Ghislaine Régent, Jean-Christophe Ribeyre, François Richard, Pierre Alain Richer, Serge Ritman, Céline Rochette-Castel, Faustina Rosellini, Elisabeth Rossé, François Sannier, Patrick Santus, Vicky Sébastien, Calou Semin, Véronique Sezap, Roselyne Sibille, Jacques Sicard, Simon, Reza Shirmarz, Harry Szpilmann, Hamid Tébouchi, Yannick Torlini, Charlotte Urban, Mario Urbanet, François Wittersheim, Aziz Zaïmoune

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Numéro ISSN 2105-0430

Parution numérique semestrielle – Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : <http://www.incertainregard.fr> – Courriel : incertainregard@yahoo.fr

Le comité de lecture de la revue est composé d'Hervé Martin, de Cécile Guivarch et de Jean-Paul Gavard-Perret.

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre cinq et une dizaine de textes dans un seul fichier au format txt ou doc.

*... Les mots ont plus de poids quand, mesurés en vers,
Ils disent que le monde existe.*

Fernando Pessoa / Ricardo Reis - Odes retrouvées (1914-1934)

Poèmes Païens

© Christian Bourgois éditeur



Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Numéro ISSN 2105-0430

Site: <http://www.incertainregard.fr>

Bloc-notes de lecture : <http://incertainregard.hautetfort.com>

Courriel: incertainregard@wanadoo.fr /